

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1724a : Le prince travesti](#)[CollectionFR. Le prince travesti : éditions et mises en scène françaises](#)[Item1727 : Le prince travesti \(editio princeps\)](#)

1727 : Le prince travesti (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

136 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)1727 : *Le prince travesti*(*editio princeps*), 1727
Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/903>

Métadonnées Dublin Core

DescriptionMarivaux, *Le prince travesti ou L'illustre aventurier*, A Paris, Chez Noël Pissot, 1727.

Date1727

GenreThéâtre (Pièce)

Mots-clésEditio princeps

CouvertureParis

LangueFrançais

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage

à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

LE PRINCE
TRAVESTI.

OU
L'ILLUSTRE
AVANTURIER

COMÉDIE.



A PARIS;

Chez NOEL PISSOT, Quay de Conty,
à la descente du Port-Neuf, au coin
de la rue de Nevers, à la Croix d'or.

M. DCC. XXVII.

Avec approbation & Privilège du Roy.



A C T E U R S .

LA PRINCESSE *de Barcelonne.*

HORTÈNSE.

LE PRINCE *de Leon , sous le
nom de L'ELIO.*

FREDERIC , *Ministre de la
Princesse.*

ARLEQUIN , *Valet de Lelio.*

LISÈTE , *Maitresse d'Arlequin.*

UN GARDE *de la Princesse.*

FEMMES *de la Princesse.*

La Scene est à Barcelonne.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; A NOS AMEZ & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre bien amé NOEL PISSOT Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'Impression d'un Ouvrage qui a pour titre, *Le Prince travesti, l'Heritier du Village, Annibal, le Dénoüemens imprévu*: Offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des presentes: Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Livre en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à lad. feuille imprimée, & attachée sous notredit contrescel, & de le vendre faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes: Faisons défenses à tous Libraires-Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impressions étrangères dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'Impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux

Reglemens de la Librairie ; & notamment à celui du dixième Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre ; sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriot d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher, & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriot d'Armenonville ; Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOUONS qu'à la Copie des dites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soy soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris ce huitième jour du mois de May, l'an de grace mil sept cens vingt-sept, & de notre Regne le douzième. Par le Roy en son Conseil. Signé, S A M S O N.

Registré sur le Registre V^l. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 642. fol. 51^r. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le neuf May mil sept cens vingt-sept. BRUNET, Syndic.



I
LE PRINCE
TRAVESTI.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

*La Scene represente une Salle où la
Princesse entre rêveuse accompagnée de
quelques femmes qui s'arrêtent au milieu
du Théâtre.*

LA PRINCESSE *se retournant vers ses
femmes.*

HORTENSE ne vient point,
qu'on aille lui dire encore que
je l'attends avec impatience.
(*Hortense entre*). Je vous
demandois, Hortense.

A

2 LE PRINCE TRAVESTI

~~HORTENSE~~

Vous me paraissez bien agitée, Madame.

LA PRINCESSE. *& se frotte les mains.*

Laissez-nous, *(à Hortense)* ma chère Hortense; depuis un an que vous êtes absente, il m'est arrivé une grande aventure.

HORTENSE.

Hier au soir en arrivant, quand j'eus l'honneur de vous revoir, vous me parutes aussi tranquille que vous l'étiez avant mon départ.

LA PRINCESSE.

Cela est bien différent, & je vous parus hier ce que je n'étois pas; mais nous avons des témoins, & d'ailleurs vous aviez besoin de repos.

HORTENSE.

Que vous est-il donc arrivé, Madame; car je compte que mon absence n'aura rien diminué des bontez & de la confiance que vous aviez pour moi.

LA PRINCESSE.

Non sans doute, le sang nous unit, je sçai votre attachement pour moi, & vous me serez toujours chère; mais j'ai peur que vous ne condamnerez mes foiblesses.

HORTENSE.

Moi, Madame, les condamner. Ehn'est-ce pas un défaut que de n'avoir point de

foiblesse? Que ferions - nous d'une personne parfaite? à quoi nous seroit-elle bonne? Entendrait-elle quelque chose à nous, à notre cœur, à ses petits besoins? quel service pourroit-elle nous rendre avec la raison ferme & sans quartier, qui seroit main basse sur tous nos mouvemens? Croyez-moi, Madame, il faut vivre avec les autres, & avoir du moins moitié raison & moitié folie, pour lier commerce, avec cela vous nous ressemblerez un peu; car pour nous ressembler tout à fait, il ne faudroit presque que de la folie; mais je ne vous en demande pas tant: Venons au fait. Quel est le sujet de votre inquietude?

LA PRINCESSE.

J'aime, voilà ma peine.

HORTENSE.

Que ne dites-vous j'aime, voilà mon plaisir; car elle est faite comme un plaisir cette peine que vous dites.

LA PRINCESSE.

Non, je vous assure, elle m'embarrasse beaucoup.

HORTENSE.

Mais vous êtes aimée, sans doute?

LA PRINCESSE.

Je croi voir qu'on n'est pas ingrat.

HORTENSE.

Comment vous croyez voir? celui qui

A ij

4 LE PRINCE TRAVESTI.
vous aime met-il son amour en énigme ?
Oh , Madame , il faut que l'amour parle
bien clairement & qu'il répète toujours ,
encore avec cela ne parle-t-il pas assez.

LA PRINCESSE.

Je régne , celui dont il s'agit ne pense
pas sans doute qu'il lui soit permis de s'ex-
pliquer autrement que par ses respects.

HORTENSE.

Eh bien , Madame , que ne lui donnez-
vous un pouvoir plus ample ; car qu'est-ce
que c'est du respect : L'amour est bien en-
veloppé là-dedans , sans lui dire précisé-
ment , expliquez - vous mieux , ne pou-
vez-vous lui glisser la valeur de cela dans
quelque regard ? avec deux yeux ne dit-on
pas ce que l'on veut ?

LA PRINCESSE.

Je n'ose , Hortense , un reste de fierté
me retient.

HORTENSE.

Il faudra pourtant bien que ce reste-là
s'en aille avec le reste , si vous voulez vous
éclaircir. Mais quelle est la personne en
question.

LA PRINCESSE.

Vous avez entendu parler de Lelio.

HORTENSE.

Oùi , comme d'un illustre Etranger ,
qui ayant rencontré notre Armée y servit

COMEDIE. 5

Volontaire il y a six ou sept mois, & à qui nous dûmes le gain de la dernière Bataille.

LA PRINCESSE.

Celui qui commandoit l'Armée l'engagea par mon ordre à venir ici, & depuis qu'il y est, ses sages conseils dans mes affaires ne m'ont pas été moins avantageux que sa valeur, c'est d'ailleurs l'ame la plus généreuse

HORTENSE.

Est-il jeune?

LA PRINCESSE.

Il est dans la fleur de son âge.

HORTENSE.

De bonne mine?

LA PRINCESSE.

Il me le paroît.

HORTENSE.

Jeune, aimable, vaillant, généreux, & sage, cet homme-là vous a donné son cœur, vous lui avez rendu le vôtre en revanche, c'est cœur pour cœur, le troc est sans reproche, & je trouve que vous avez fait-là un fort bon marché. Comptons; dans cet homme-là vous avez d'abord un Amant, ensuite un Ministre, ensuite un Général d'Armée, ensuite un Mari, s'il le faut, & le tout pour vous: Voilà donc quatre hommes pour un, & le tout en

6 LE PRINCE TRAVESTI.
un seul, Madame; ce calcul-là mérite at-
tention.

LA PRINCESSE.

Vous êtes toujours badine. Mais cet homme qui en vaut quatre, & que vous voulez que j'épouse, sçavez-vous qu'il n'est, à ce qu'il dit, qu'un simple Gentilhomme, & qu'il me faut un Prince. Il est vrai que dans nos Etats le privilege des Princesses qui régnerent, est d'épouser qui elles veulent; mais il ne sied pas toujours de se servir de ses privileges.

HORTENSE.

Madame, il vous faut un Prince, ou un homme qui mérite de l'être, c'est la même chose; un peu d'attention, s'il vous plaît. Jeune, aimable, vaillant, généreux & sage, Madame, avec cela fut-il né dans une chaumière, sa naissance est Royale, & voilà mon Prince, je vous défie d'en trouver un meilleur; croyez-moi, je parle quelquefois serieusement, vous & moi nous restons seules de la famille de nos Maîtres, donnez à vos Sujets un Souverain vertueux, ils se consoleront avec la vertu du défaut de sa naissance.

LA PRINCESSE.

Vous avez raison, & vous m'encouragez; mais, ma chere Hortense, il vient d'arriver ici un Ambassadeur de Castille,

dont je sçai que la commission est de demander ma main pour son Maître, aurois-je bonne grace de refuser un Prince pour n'épouser qu'un particulier.

HORTENSE.

Si vous aurez bonne grace? eh qui en empêchera? quand on refuse les gens bien poliment, ne les refuse-t-on pas de bonne grace?

LA PRINCESSE.

Eh bien, Hortense, je vous en croirai, mais j'attends un service de vous, je ne sçaurois me résoudre à montrer clairement mes dispositions à Lelio. Souffrez que je vous charge de ce soin-là, & acquittez-vous-en adroitement dès que vous le verrez.

HORTENSE.

Avec plaisir, Madame, car j'aime à faire de bonnes actions. A la charge que quand vous aurez épousé cet honnête homme-là, il y aura dans votre histoire un petit article que je dresserai moi-même, & qui dira précisément; ce fut la sage Hortense qui procura cette bonne fortune au Peuple, la Princesse craignoit de n'avoir pas bonne grace en épousant Lelio: Hortense lui leva ce vain scrupule, qui eut peut-être privé la République de cette longue suite de bons

A hii

• • •

8. LE PRINCE TRAVESTI.

» Princes qui ressemblerent à leur Pere ;
» voila ce qu'il faudra mettre pour la gloire
» de mes descendans , qui par ce moyen
» auront en moi une Ayeule d'heureuse
» mémoire.

LA PRINCESSE.

Quel fond de gayeté ? mais ma
chere Hortense , vous parlez de vos des-
cendans , vous n'avez été qu'un an avec
votre mari , qui ne vous a pas laissé d'en-
fans , & toute jeune que vous êtes , vous
ne voulez pas vous remarier , où prendrez-
vous votre posterité ?

HORTENSE.

Cela est vrai , je n'y songeois pas , &
voilà tout d'un coup ma posterité anean-
tie Mais trouvez-moi quelqu'un qui
ait à peu près le mérite de Lelio , & le
goût du mariage me reviendra peut-être ;
car je l'ai tout à fait perdu , & je n'ai point
tort. Avant que le Comte Rodrigue m'é-
pousât , il n'y avoit amour ancien ni mo-
derne qui pût figurer , auprès du sien.
Les autres Amans auprès de lui rampoient
comme de mauvaises copies d'un excellent
original : C'étoit une chose admirable ,
c'étoit une passion formée de tout ce qu'on
peut imaginer en sentimens , langueurs ,
soupirs , transports , délicatesses , douce im-
patience , & le tout ensemble , pleurs de

COMEDIE. 9

joye au moindre regard favorable , torrent de larmes au moindre coup d'œil un peu froid , m'adorant aujourd'hui , m'idolâtrant demain , plus qu'idolatre ensuite , se livrant à des hommages toujours nouveaux ; enfin si l'on avoit partagé sa passion entre un million de cœurs , la part de chacun d'eux auroit été fort raisonnable , j'étois enchantée ; deux siècles , si nous les passions ensemble , n'épuiseroient pas cette tendresse-là , disois-je en moi-même , en voilà pour plus que je n'en userai ; je ne craignois qu'une chose , c'est qu'il ne mourût de tant d'amour avant que d'arriver au jour de notre union. Quand nous fûmes mariez , j'eus peur qu'il n'expirât de joye. Heias , Madame , il ne mourut ni avant ni après , il soutint fort bien sa joye. Le premier mois elle fut violente ; le second elle devint plus calme à l'aide d'une de mes femmes qu'il trouva jolie ; le troisième elle baissa à vûe d'œil , & le quatrième il n'y en avoit plus. Ah c'étoit un triste personnage après cela que le mien.

LA PRINCESSE.

J'avoue que cela est affigeant.

HORTENSE.

Affigeant , Madame , affigeant ; imaginez vous ce que c'est que d'être humiliée , rebutée , abandonnée , & vous aurez quel-

10 LE PRINCE TRAVESTI.

que légère idée de tout ce qui compose la douceur d'une jeune femme alors. Être aimée d'un homme autant que je l'étois , c'est faire son bonheur & ses délices , c'est être l'objet de toutes ses complaisances , c'est régner sur lui , disposer de son ame , c'est voir sa vie consacrée à vos désirs , à vos caprices , c'est passer la votre dans la flatteuse conviction de vos charmes , c'est voir sans cesse qu'on est aimable , ah que cela est doux à voir , le charmant point de vûe pour une femme , en vérité tout est perdu quand vous perdez cela. Hé bien , Madame , cet homme dont vous étiez l'idole , concevez qu'il ne vous aime plus , & mettez-vous vis-à-vis de lui ; la jolie figure que vous y ferez ! Quel opprobre ! Lui parlez-vous , toutes ses réponses sont des monosyllabes , oui , non , car le dégoût est Laconique. L'approchez-vous , il fuit , vous plaignez - vous , il querelle ; quelle vie ! quelle chute ! quelle fin tragique ! Cela fait frémir l'amour propre. Voilà pourtant mes aventures , & si je me rembarquois j'ai du malheur , je ferois encore naufrage , à moins que de trouver un autre Lelio.

LA PRINCESSE.

Vous ne tiendrez pas votre colère ,
& je chercherai de quoi vous recon-

clier avec les hommes.

HORTENSE.

Cela est inutile, je ne sçache qu'un homme dans le monde qui pût me convertir là-dessus, homme que je ne connois point, que je n'ai jamais vû que deux jours. Je revenois de mon Château pour retourner dans la Province dont mon mari étoit Gouverneur, quand ma chaise fut attaquée par des voleurs qui avoient déjà fait plier le peu de gens que j'avois avec moi. L'homme dont je vous parle, accompagné de trois autres, vint à mes cris, & fondit sur mes voleurs, qu'il contraignit à prendre la fuite, j'étois presque évanouïe, il vint à moi, s'empressa à me faire revenir, & me parut le plus aimable, & le plus galant homme que j'aye encore vû : Si je n'avois pas été mariée, je ne sçai ce que mon cœur seroit devenu, je ne sçai pas trop même ce qu'il devint alors; mais il ne s'agissoit plus de cela, je priai mon libérateur de se retirer. Il insista à me suivre près de deux jours, à la fin je lui marquai que cela m'enbarassoit, j'ajoutai que j'allois joindre mon mari, & je tirai un diamant de mon doigt que je le pressai de prendre, mais sans le regarder il s'éloigna très-vîte, & avec quelque sorte de douleur. Mon mari mourut deux mois après,

12 LE PRINCE TRAVESTI

& je ne sçai par quelle fatalité l'homme que j'ai vû m'est toujours resté dans l'esprit. Mais il y a apparence que nous ne nous reverrons jamais , ainsi mon cœur est en sûreté ; mais qui est - ce qui vient à nous ?

LA PRINCESSE.

C'est un homme. à Lelio.

HORTENSE.

Il me vient une idée pour vous , ne sçauroit-il pas qui est son Maître ?

LA PRINCESSE.

Il n'y a pas d'apparence ; car Lelio perdit ses gens à la dernière bataille , & il n'a que de nouveaux Domestiques.

HORTENSE.

N'importe , faisons-lui toujours quelque question.



S C E N E II.

LA PRINCESSE, HORTENSE,
ARLEQUIN:

Arlequin arrive d'un air desolé en regardant de tous côtés. Il voit la Princesse & Hortense , & veut s'en aller.

LA PRINCESSE.

Que cherches-tu , Arlequin , ton Maître est-il dans le Palais.

COMEDIE. 13
ARLEQUIN.

Madame, je supplie votre Principauté de pardonner l'impertinence de mon étourderie ; si j'avois sçu que votre présence eût été ici, je n'aurois pas été assez nigaud pour y venir apporter ma personne.

LA PRINCESSE.

Tu n'as point fait de mal. Mais dis-moi, cherche-tu ton Maître?

ARLEQUIN.

Tout juste, vous l'avez deviné, Madame ; depuis qu'il vous a parlé tantôt, je l'ai perdu de vûë dans cette peste de maison, & ne vous déplaîse, je me suis aussi perdu moi. Si vous vouliez bien m'enseigner mon chemin, vous me feriez plaisir ; il y a ici un si grand tas de chambres, que j'y voyage depuis une heure sans en trouver le bout. Par la mardi, si vous loüez tout cela, cela vous doit rapporter bien de l'argent pourtant. Que de fatras de meubles, de drogeries, de colifichets, tout un Village vivroit un an de ce que cela vaut. Depuis six mois que nous sommes ici, je n'avois point encore vû cela. Cela est si beau, si beau, qu'on n'ose pas le regarder, cela fait peur à un pauvre homme comme moi. Que vous êtes riches vous autres Princes, & moi qu'est-ce que je suis en comparaison de cela ; mais

34 LE PRINCE TRAVESTI.
n'est-ce pas encore une autre impertinence
que je fais de raisonner avec vous comme
avec ma pareille. *Hortense rit.*

ARLEQUIN.

Voilà votre camarade qui rit, j'aurai
dit quelque sottise. Adieu, Madame,
je salue Votre Grandeur.

LA PRINCESSE.

Arrête, arrête.

HORTENSE.

Tu n'as point dit de sottise, au contraire
tu me parois de bonne humeur.

ARLEQUIN.

Pardi je ris toujours, que voulez-vous
je n'ai rien à perdre, vous vous amusez
à être riches vous autres, & moi je m'a-
muse à être gaillard, il faut bien que cha-
cun ait son amufette en ce monde.

HORTENSE.

Ta condition est-elle bonne? es-tu bien
avec Lelio?

ARLEQUIN.

Fort bien; nous vivons ensemble de
bonne amitié, je n'aime pas le bruit, ni
lui non plus, je suis drole, & cela l'a-
muse: il me paye bien, me nourrit bien,
m'habille bien honnêtement & de belle é-
toffe, comme vous voyez, me donne
par-ci par-là quelques petits profits, sans
ceux qu'il veut bien que je prenne, &

COMEDIE..

15

qu'il ne sçait pas, & comme cela je passe tout bellement ma vie.

LA PRINCESSE *à part.*

Il est aussi babillard que joyeux.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous sçavez une meilleure condition pour moi, Madame.

HORTENSE.

Non je n'en sçache point de meilleure que celle de ton Maître, car on dit qu'il est grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un garçon de famille.

HORTENSE.

Tu me réponds comme si tu ne sçavois pas qui il est.

ARLEQUIN.

Non, je n'en sçai rien, de bonne vérité. Je l'ai rencontré comme il sortoit d'une bataille; je lui fis un petit plaisir, il me dit grand merci. Il disoit que son monde avoit été tué, je lui répondis tantpis. Il me dit, tu me plais, veux-tu venir avec moi? Je lui dis taupé, je le veux bien. Ce qui fut dit fut fait, il prit encore d'autre monde, & puis le voilà qui part pour venir ici, & puis moi je parts de même, & puis nous voilà en voyage en courant la poste, qui est le train du diable; car parlant par respect, j'ai été près d'un mois sans pouvoir

16 LE PRINCE TRAVESTI.
m'asseoir. Ah ! les mauvaises mazzettes.

LA PRINCESSE *en riant.*

Tu es un Historien bien exact.

ARLEQUIN.

Oh quand je compte quelque chose , je n'oublie rien ; bref , tant y a que nous arrivâmes ici mon Maître & moi. La Grandeur de Madame l'a trouvé brave homme, elle l'a favorisé de sa faveur ; car on l'appelle favori : il n'en est pas plus impertinent qu'il l'étoit pour cela , ni moi non plus. Il est courtié & moi aussi ; car tout le monde me respecte , tout le monde est ici en peine de ma santé , & me demande mon amitié ; moi je la donne à tout hazard, cela ne me coûte rien, ils en feront ce qu'ils pourront, ils n'en feront pas grand chose. C'est un drole de métier que d'avoir un Maître ici qui a fait fortune ; tous les Courtisans veulent être les serviteurs de son valet.

LA PRINCESSE.

Nous n'en apprendrons rien, allons-nous-en. Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, sans compliment, je ne suis pas digne d'avoir cet adieu-là. (*quand elles sont parties*). Cette Princesse est une bonne femme ; elle n'a pas voulu me tourner le dos sans me faire une civilité. Bon, voilà mon Maître.

SCÈNE



SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

QUELIO. Uest-ceque tu fais ici.

ARLEQUIN.

J'y fais connoissance avec la Princesse , & j'y reçois ses complimens.

LELIO

Que veux-tu dire avec ta connoissance & tes complimens ? Est-ce que tu l'as vüe la Princesse ? Où est elle ?

ARLEQUIN.

Nous venons de nous quitter.

LELIO.

Explique-toi donc , que t'a-t-elle dit ?

ARLEQUIN.

Bien des choses. Elle me demandoit si nous nous trouvions bien ensemble , comment s'appelloit votre pere & votre mere , de quel métier ils étoient , s'ils vivoient de leurs rentes ou de celles d'autrui. Moi , je lui ai dit , que le diable emporte celui qui les connoit , je ne sçai pas quelle mine ils ont , s'ils sont nobles ou vilains , gentilhommes ou laboureurs , mais que vous

B

18 LE PRINCE TRAVESTI.
aviez l'air d'un enfant d'honnêtes gens ,
après cela elle m'a dit : Je vous salut , &
moi je lui ai dit , vous me faites trop de
graces , & puis c'est tout.

LELIO *à part.*

Quel galimatias ! tout ce que j'en puis
comprendre , c'est que la Princesse s'est
informée de lui s'il me connoissoit ; enfin
tu lui as donc dit que tu ne sçavois pas
qui je suis.

ARLEQUIN.

Oùï : cependant je voudrois bien le sçavoir ;
car quelquefois cela me chicanne :
dans la vie il y a tant de fripons , tant de
vauriens qui courent par le monde pour
fourber l'un , pour attraper l'autre , & qui
ont bonne mine comme vous ; je vous
croi un honnête garçon moi.

LELIO *en riant.*

Va , va , ne t'embarasse pas Arlequin ,
tu as bon Maître , je t'en assure.

ARLEQUIN.

Vous me payez bien , je n'ai pas be-
soin d'autre caution , & au cas que vous
soiez quelque Bohemien , pardī au moins
vous êtes un Bohemien de bon compte.

LELIO.

En voilà assez , ne fors point du respect
que tu me dois.

ARLEQUIN.

Tenez , d'un autre côté je m'imagine quelquefois que vous êtes quelque grand Seigneur ; car j'ai entendu dire qu'il y a eu des Princes qui ont couru la pretantaine pour s'ébaudir , & peut-être que c'est un vertigo qui vous a pris aussi.

LELIO *à part.*

Ce benest-là se seroit-il appercû de ce que je suis Et par où juge-tu que je pourrois être un Prince. Voilà une plai-fante idée , est-ce par le nombre des équipages que j'avois quand je t'ai pris ? par ma magnificence ?

ARLEQUIN.

Bon , belles bagatelles , tout le monde a de cela ; mais par la mardi , personne n'a si bon cœur que vous , & il m'est avis que c'est-là la marque d'un Prince.

LELIO.

On peut avoir le cœur bon sans être Prince , & pour l'avoir tel , un Prince a plus à travailler qu'un autre : mais comme tu es attaché à moi , je veux bien te confier que je suis un homme de condition qui me divertit à voyager inconnu pour étudier les hommes , & voir ce qu'ils font dans tous les Etats , je suis jeune , c'est une étude qui me sera nécessaire un jour ; voilà mon secret , mon enfant.

B ñ

20 LE PRINCE TRAVESTI.
ARLEQUIN.

Ma foi cette étude-là ne vous apprendra rien que misère : ce n'étoit pas la peine de courir la poste pour aller étudier toute cette racaille , qu'est-ce que vous ferez de cette connoissance des hommes , vous n'apprendrez rien que des pauvretés.

LELIO.

C'est qu'ils ne me tromperont plus.

ARLEQUIN.

Cela vous gâtera.

LELIO.

D'où vient ?

ARLEQUIN.

Vous ne ferez plus si bon enfant quand vous serez bien sçavant sur cette race-là. En voyant tant de canailles , par dépit , canaille vous deviendrez.

LE PRINCE *à part les premiers mots.*

Il ne raisonne pas mal. Adieu , te voilà instruit , garde-moi le secret , je vais retrouver la Princesse.

ARLEQUIN.

De quel côté tournerai-je pour retrouver notre cuisine.

LELIO.

Ne sçais-tu pas ton chemin , tu n'as qu'à traverser cette galerie-là.

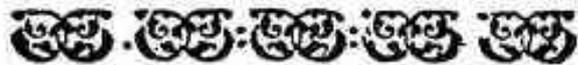




SCENE IV.

LELIO. *seul.*

LA Princesse cherche à me connoître , & me confirme dans mes soupçons , les services que je lui ai rendu ont disposé son cœur à me vouloir du bien , & mes respects empressez l'ont persuadée que je l'aimois sans ofer le dire. Depuis que j'ai quitté les Erats de mon pere , & que je voyage sous ce déguisement pour bâter l'experience dont j'aurai besoin , si je régne un jour , je n'ai fait nulle part un séjour si long qu'ici , à quoi donc aboutira-t-il ? Mon pere souhaite que je me marie , & me laisse le choix d'une épouse. Ne dois-je pas m'en tenir à cette Princesse ? Elle est aimable , & si je lui plais , rien n'est plus flatteur pour moi que son inclination ; car elle ne me connoît pas. N'en cherchons donc point d'autre qu'elle ; déclarons - lui qui je suis , enlevons-la au Prince de Castille qui envoye la demander. Elle ne m'est pas indifferente ; mais que je l'aime-rais sans le souvenir inutile que je garde encore de cette belle personne que je sauvai des mains des voleurs.



SCENE V.

LELIO, HORTENSE à qui un Garde
dit en montrant Lelio.

LE voilà, Madame.

LELIO *surpris.*

Je connois cette Dame-là.

HORTENSE *étonnée.*

Que vois-je ?

LELIO *s'approchant.*

Me reconnoissez-vous, Madame.

HORTENSE.

Je croi que oui, Monsieur.

LELIO.

Me ferez-vous encore ?

HORTENSE.

Il le faudra peut-être bien.

LELIO.

Eh pourquoi donc le faudra-t-il ? vous
déplais - je tant que vous ne puissiez au
moins supporter ma vue.

HORTENSE.

Monsieur, la conversation commence
d'une maniere qui m'embarasse, je ne sçai
que vous répondre, je ne sçauois vous

dire que vous me plaisez.

LELIO.

Non, Madame, je ne l'exige point non plus, ce bonheur-là n'est pas fait pour moi, & je ne mérite sans doute que votre indifférence.

HORTENSE.

Je ne serois pas assez modeste, si je vous disois que vous l'êtes trop; mais de quoi s'agit-il, je vous estime, je vous ai une grande obligation, nous nous retrouvons ici, nous nous reconnoissons, vous n'avez pas besoin de moi, vous avez la Princesse, que pourriez-vous me vouloir encore?

LELIO.

Vous demander la seule consolation de vous ouvrir mon cœur,

HORTENSE.

Oh je vous consolerois mal; je n'ai point de talens pour être confidente.

LELIO.

Vous confidente, Madame, ah vous ne voulez pas m'entendre.

HORTENSE.

Non, je suis naturelle, & pour preuve de cela, vous pouvez vous expliquer mieux, je ne vous en empêche point, cela est sans conséquence.

24 LE PRINCE TRAVESTI.

LELIO.

Eh quoi, Madame, le chagrin que j'eus en vous quittant il y a sept ou huit mois, ne vous a point appris mes sentimens.

HORTENSE.

Le chagrin que vous eûtes en me quittant, & à propos de quoi, qu'est-ce que c'étoit que votre tristesse, rappelez-m'en le sujet, voyons, car je ne m'en souviens plus.

LELIO.

Que ne m'en coûta-t-il pas pour vous quitter ? vous que j'aurois voulu ne quitter jamais, & dont il faudra pourtant que je me sépare.

HORTENSE.

Quoi c'est-là ce que vous entendiez ; en vérité je suis confuse de vous avoir demandé cette explication-là : je vous prie de croire que j'étois dans la meilleure foi du monde.

LELIO.

Je voi bien que vous ne voudrez jamais en apprendre davantage.

HORTENSE *le regardant de côté.*

Vous ne m'avez donc point oublié ?

LELIO.

Non, Madame, je ne l'ai jamais pu, & puisque je vous revois, je ne le pourai jamais. Mais quelle étoit mon erreur, quand

quand je vous quittai ; je crus recevoir de vous un regard dont la douceur me pénétra ; mais je voi bien que je me suis trompé.

HORTENSE.

Je me souviens de ce regard-là par exemple.

LELIO.

Eh que pensiez-vous, Madame ! en me regardant ainsi.

HORTENSE.

Je pensois apparemment que je vous devois la vie.

LELIO.

C'étoit donc une pure reconnoissance.

HORTENSE.

J'aurois de la peine à vous rendre compte de cela ; j'étois pénétrée du service que vous m'aviez rendu , de votre générosité , vous alliez me quitter , je vous voyois triste , je l'étois peut-être moi-même , je vous regardai comme je pus , sans sçavoir comment , sans me gêner ; il y a des momens où des regards signifient ce qu'ils peuvent , on ne répond de rien , on ne sçait point trop ce qu'on y met , il y entre trop de choses , & peut-être de tout , tout ce que je sçai , c'est que je me serois bien passée de sçavoir votre secret.

C

LELIO.

Eh que vous importe de le sçavoir, puisque j'en souffrirai tout seul.

HORTENSE.

Tout seul! ôtez-moi donc mon cœur, ôtez-moi ma reconnoissance, ôtez-vous vous-même Que vous dirai-je ; je me meffie de tout.

LELIO.

Il est vrai que votre pitié m'est bien dûë, j'ai plus d'un chagrin, vous ne m'aimez jamais, & vous m'avez dit que vous étiez mariée.

HORTENSE.

Hé bien je suis veuve, perdez du moins la moitié de vos chagrins ; à l'égard de celui de n'être point aimé

LELIO.

Achievez, Madame, à l'égard de celui-là . . .

HORTENSE.

Faites comme vous pourrez, je ne suis pas mal intentionnée Mais supposons que je vous aime, n'y a-t-il pas une Princesse qui croit que vous l'aimez, qui vous aime peut-être elle-même, qui est la Maîtresse ici, qui est vive, qui peut disposer de vous & de moi. A quoi donc mon amour aboutiroit-il?

LELIO.

Il n'aboutira à rien , dès-lors qu'il n'est qu'une supposition.

HORTENSE.

J'avois oublié que je le supposois.

LELIO.

Ne deviendra-t-il jamais réel ?

HORTENSE *s'en allant.*

Je ne vous dirai plus rien ; vous m'avez demandé la consolation de m'ouvrir votre cœur , & vous me trompez ; au lieu de cela vous prenez la consolation de voir dans le mien : je sçai votre secret , en voilà assez , laissez-moi garder le mien , si je l'ai encore. *Elle part.*

LELIO *un moment seul.*

Voici un coup de hazard qui change mes desseins ; il ne s'agit plus maintenant d'épouser la Princesse ; tâchons de m'assurer parfaitement du cœur de la personne que j'aime , & s'il est vrai qu'il soit sensible pour moi.....

HORTENSE *revient.*

J'oubliois à vous informer d'une chose , la Princesse vous aime , vous pouvez aspirer à tout , je vous l'apprends de sa part , il en arrivera ce qu'il pourra. Adieu.

LELIO *l'arrêtant avec un air & un ton de surprise.*

Hé de grace , Madame , arrêtez - vous

C ij

28 LE PRINCE TRAVESTI.

un instant : Quoi la Princesse elle-même vous auroit chargée de me dire.....

HORTENSE.

Voilà de grands transports ; mais je n'ai pas charge de les rapporter , j'ai dit ce que j'avois à vous dire , vous m'avez entendu , je n'ai pas le tems de le repeter , & je n'ai rien à sçavoir de vous. *Elle s'en va , Lelio piqué l'arrête.*

LELIO.

Et moi , Madame , ma réponse à cela est que je vous adore , & je vais de ce pas la porter à la Princesse.

HORTENSE *l'arrêtant.*

Y songez-vous , si elle sçait que vous m'aimez , vous ne pourrez plus me le dire , je vous en avertis.

LELIO.

Cette réflexion m'arrête. Mais il est cruel de se voir soupçonné de joye , quand on n'a que du trouble.

HORTENSE *d'un air de dépit.*

Oh fort cruel , vous avez raison de vous fâcher , la vivacité qui vient de me prendre , vous fait beaucoup de tort , il doit vous rester de violens chagrins.

LELIO *lui baisant la main.*

Il ne me reste que des sentimens de tendresse , qui ne finiront qu'avec ma vie.

COMÉDIE. 29
HORTENSE.

Que voulez - vous que je fasse de ces sentimens-là.

LELIO.

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE.

Jene veux point ; car je n'oserois.

LELIO.

Je réponds de tout , nous prendrons nos mesures , & je suis d'un rang

HORTENSE.

Votre rang est d'être un homme aimable & vertueux , & c'est-là le plus beau rang du monde ; mais je vous dis encore une fois que cela est résolu , je ne vous aimerai point ; je n'en conviendrai jamais. Qui moi , vous aimer vous accorder mon amour , pour vous empêcher de régner , pour causer la perte de votre liberté , peut-être pis , mon cœur vous feroit-là de beaux présens : Non Lelio , n'en parlons plus , donnez-vous tout entier à la Princesse , je vous le pardonne , cachez votre tendresse , pour moi , ne me demandez plus la mienne , vous vous exposeriez à l'obtenir , je ne veux point vous l'accorder , je vous aime trop pour vous perdre , je ne peux pas vous mieux dire. Adieu ; je croi que quelqu'un vient.

C iij

30 LE PRINCE TRAVESTI.

LELIO *Parréte.*

J'obéirai, je me conduirai comme vous voudrez, je ne vous demande plus qu'une grâce, c'est de vouloir bien, quand l'occasion s'en présentera, que j'aye encore une conversation avec vous.

HORTENSE.

Prenez-y garde, une conversation en amenera une autre, & cela ne finira point, je le sens bien.

LELIO.

Ne me refusez pas.

HORTENSE.

N'abusez point de l'envie que j'ai d'y consentir.

LELIO.

Je vous en conjure.

HORTENSE *en s'en allant.*

Soit, perdez-vous donc, puisque vous le voulez.



SCENE VI

LELIO *seul.*

JE suis au comble de la joye; j'ai retrouvé ce que j'aimois, j'ai touché le seul cœur qui pouvoit rendre le mien heureux;

il ne s'agit plus que de convenir avec cette aimable personne de la manière dont je m'y prendrai pour m'assurer sa main.



SCÈNE VII.

FREDERIC, LELIO.

FREDERIC.

Puis-je avoir l'honneur de vous dire un mot.

LELIO.

Volontiers, Monsieur.

FREDERIC.

Je me flatte d'être de vos amis.

LELIO.

Vous me faites honneur.

FREDERIC.

Sur ce pied-là je prendrai la liberté de vous prier d'une chose. Vous sçavez que le premier Secrétaire d'Etat de la Princesse vient de mourir, & je vous avoüe que j'aspire à sa place; dans le rang où je suis, je n'ai plus qu'un pas à faire pour la remplir; naturellement elle me paroît due: il y a vingt-cinq ans que je sers l'Etat en qualité de Conseiller de la Princesse, je sçai combien elle vous esti-

32 LE PRINCE TRAVESTI.

me. & défere à vos avis , je vous prie de faire en sorte qu'elle pense à moi , vous ne pouvez obliger personne qui soit plus votre serviteur que je le suis. On sçait à la Cour en quels termes je parle de vous.

LELIO *le regardant d'un air aisé.*

Vous y dites donc beaucoup de bien de moi.

FREDERIC.

Affurément.

LELIO.

Ayez la bonté de me regarder un peu fixement en me disant cela.

FREDERIC.

Je vous le répète encore. D'où vient que vous me tenez ce discours.

LELIO. *après l'avoir examiné.*

Oùï , vous soutenez cela à merveille ; l'admirable homme de Cour que vous êtes.

FREDERIC.

Je ne vous comprends pas.

LELIO.

Je vais m'expliquer mieux. C'est que le service que vous me demandez , ne vaut pas qu'un honnête homme pour l'obtenir , s'abaisse jusqu'à trahir ses sentimens.

FREDERIC.

Jusqu'à trahir mes sentimens ! & par où

jugez-vous que l'amitié dont je vous parle ne soit pas vraie.

LELIO.

Vous me haïssez , vous dis-je , je le sçai , & ne vous en veux aucun mal , il n'y a que l'artifice dont vous vous servez , que je condamne.

FREDERIC.

Je voi bien que quelqu'un de mes ennemis vous aura indisposé contre moi.

LELIO.

C'est de la Princesse elle-même que je tiens ce que je vous dis , & quoiq' elle ne m'en ait fait aucun mystere , vous ne le sçauriez pas sans vos complimens. J'ignore si vous avez craint la confiance dont elle m'honore ; mais depuis que je suis ici , vous n'avez rien oublié pour lui donner de moi des idées défavantageuses , & vous tremblez tous les jours , dites-vous , que je ne sois un espion gagé de quelque Puissance , ou quelque Avanturier qui s'enfuira au premier jour avec de grandes sommes , si on le met en état d'en prendre , oh si vous appelez cela de l'amitié , vous en avez beaucoup pour moi ; mais vous aurez de la peine à faire passer votre définition.

FREDERIC *d'un ton sérieux.*

Puisque vous êtes si bien instruit , je vous avoûrai franchement que mon zele

34 LE PRINCE TRAVESTI.

pour l'Etat m'a fait tenir ces discours-là ,
& que je craignois qu'on ne se repentît de
vous avancer trop , je vous ai crû suspect
& dangereux ; voilà la vérité.

LELIO.

Parbleu vous me charmez de me parler
ainsi , vous ne vouliez me perdre que par-
ce que vous me soupçonniez d'être dange-
reux pour l'Etat , vous êtes loüable , Mon-
sieur , & votre zele est digne de récom-
pense , il me servira d'exemple. Oüi je le
trouve si beau que je veux l'imiter , moi
qui dois tant à la Princesse. Vous avez
craint qu'on ne m'avancât , parce que vous
m'avez cru un espion , & moi je craindrois
qu'on ne vous fist Ministre , parce que je
ne croi pas que l'Etat y gagnât , ainsi je ne
parlerai point pour vous. Ne m'en louez-
vous pas aussi.

FREDERIC.

Vous êtes fâché.

LELIO.

Non , en homme d'honneur , je ne suis
pas fait pour me venger de vous.

FREDERIC.

Rapprochons nous. Vous êtes jeune ,
la Princesse vous estime , & j'ai une fille
aimable , qui est un assez bon parti ; unis-
sons nos interêts , & devenez mon gendre.

LELIO.

Vous n'y pensez pas , mon cher Monsieur , ce Mariage-là seroit une conspiration contre l'Etat ; il faudroit travailler à vous faire Ministre.

FREDERIC.

Vous refusez l'offre que je vous fais ?

LELIO.

Un espion devenir votre gendre , votre fille devenir la femme d'un Aventurier ! Ah je vous demande grace pour elle , j'ai pitié de la victime que vous voulez sacrifier à votre ambition , c'est trop aimer la fortune.

FREDERIC.

Je croi offrir ma fille à un homme d'honneur , & d'ailleurs vous m'accusez d'un plaisant crime , d'aimer la fortune. Qui est-ce qui n'aimeroit pas à gouverner.

LELIO.

Celui qui en seroit digne.

FREDERIC.

Celui qui en seroit digne ?

LELIO.

Oùi , & c'est l'homme qui auroit plus de vertu que d'ambition & d'avarice. Oh cet homme-là n'y verroit que de la peine.

FREDERIC.

Vous avez bien de la fierté.

36 LE PRINCE TRAVESTI
LELIO.

Point du tout , ce n'est que du zele.

FREDERIC.

Ne vous flattez pas tant , on peut tomber de plus haut que vous n'êtes , & la Princesse verra clair un jour.

LELIO.

Ah vous voila dans votre figure naturelle , je vous vois le visage à présent , il n'est pas joli ; mais cela vaut toujours mieux que le masque que vous portiez tout à l'heure.



SCENE VIII.

LELIO, FREDERIC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

JE vous cherchois , Lelio. Vous êtes de ces personnes que les Souverains doivent s'attacher ; il ne tiendra pas à moi que vous ne vous fixiez ici , & j'espere que vous accepterez l'emploi de mon premier Secrétaire d'Etat , que je vous offre.

LELIO.

Vos bontez sont infinies , Madame , mais mon métier est la guerre.

COMEDIE. 37
LA PRINCESSE.

Vous faites mieux qu'un autre tout ce que vous voulez faire , & quand votre présence sera nécessaire à l'Armée , vous choisirez pour exercer vos fonctions ici ceux que vous en jugerez les plus capables , ce que vous ferez , n'est pas sans exemple dans cet Etat.

LELIO.

Madame , vous avez d'habiles gens ici , d'anciens Serviteurs , à qui cet emploi convient mieux qu'à moi.

LA PRINCESSE.

La supériorité de mérite doit l'emporter en pareil cas sur l'ancienneté de services , & d'ailleurs Frederic est le seul que cette fonction pouvoit regarder , si vous n'y étiez pas , mais il m'est affectionné , & je suis sûr qu'il se soumet de bon cœur au choix qui m'a paru le meilleur. Frederic, soyez ami de Lelio, je vous le recommande.

Frederic fait une profonde révérence.

LA PRINCESSE *continue.*

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance , & ma Cour , suivant l'usage , me donne aujourd'hui une feste que je vais voir. Lelio , donnez-moi la main pour m'y conduire , vous y verra-t-on , Frederic ?

FREDERIC.

Madame, les fêtes ne me conviennent plus.

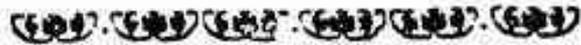


S C E N E IX.

FREDERIC *seul*

SI je ne viens à bout de perdre cet homme-là, ma chute est sûre. Un homme sans nom, sans parens, sans patrie ; car on ne sçait d'où il vient, m'arrache le Ministère, le fruit de trente années de travail. Quel coup de malheur ! je ne puis digerer une aussi bizarre aventure, & je n'en sçaurois douter : c'est l'amour qui a nommé ce Ministre-là ; oiii la Princesse a du penchant pour lui. Ne pourroit-on sçavoir l'histoire de sa vie errante, & prendre ensuite quelques mesures avec l'Ambassadeur de Roy de Castille, dont j'ai la confiance. Voici le Valet de cet Aventurier, tâchons à quelque prix que ce soit, de le mettre dans mes interêts, il pourra m'être utile. Bonjour Arlequin.





SCENE. X.

FREDERIC, ARLEQUIN.

Il entre en comptant de l'argent dans son chapeau.

FREDERIC.

Est-tu bien riche ?

ARLEQUIN.

Chut. Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six, & vingt-sept sols. J'en avois trente, comptez, vous, Monseigneur le Conseiller, n'est-ce pas trois sols que je perds.

FREDERIC.

Cela est juste.

ARLEQUIN.

He bien, que le diable emporte le jeu, & les fripons avec.

FREDERIC.

Quoi tu jure pour trois sols de perte ! Oh je veux te rendre la joye. Tiens voilà une pistole.

ARLEQUIN.

Le brave Conseiller que vous êtes (*Il saute*) hi hi. Vous méritez bien une capriolle.

40 LE PRINCE TRAVESTI.
FREDERIC.

Te voilà de meilleure humeur.

ARLEQUIN.

Quand j'ai dit, que le diable emporte
les tripous, je ne vous comptois pas au
moins.

FREDERIC.

J'en suis persuadé.

ARLEQUIN *recomptant son argent.*

Mais il me manque toujours trois sols.

FREDERIC.

Non, car il y a bien des trois sols dans
une pistole.

ARLEQUIN.

Il y a bien des trois sols dans une pistole ;
mais cela ne fait rien aux trois sols qui
manquent dans mon chapeau.

FREDERIC.

Je voi bien qu'il t'en faut encore une
autre.

ARLEQUIN.

Ho ho deux caprioles.

FREDERIC.

Aimes-tu l'argent ?

ARLEQUIN.

Beaucoup ?

FREDERIC.

Tu serois donc bien aise de faire une
petite fortune ?

Arlequin.

ARLEQUIN.

Quand elle seroit grosse, je la prendrois en patience.

FREDERIC.

Ecoutes, j'ai bien peur que la faveur de ton Maître ne soit pas longue; elle est un grand coup de hazard.

ARLEQUIN.

C'est comme s'il l'avoit gagnée aux cartes.

FREDERIC.

Le connois-tu?

ARLEQUIN.

Non; je croi que c'est quelque enfant trouvé.

FREDERIC.

Je te conseillerois de t'attacher à quelqu'un de stable, à moi, par exemple.

ARLEQUIN.

Ah vous avez l'air d'un bon homme; mais vous êtes trop vieux.

FREDERIC.

Comment trop vieux!

ARLEQUIN.

Oùi, vous mourrez bientôt, & vous me laisseriez orfelin de votre amitié.

FREDERIC.

J'espère que tu ne seras pas bon Prophete; mais je puis te faire beaucoup de bien en très-peu de tems.

, D

42 LE PRINCE TRAVESTI.
ARLEQUIN.

Tenez vous avez raison , mais on sçait bien ce qu'on quitte , & l'on ne sçait pas ce que l'on prend. Je n'ai point d'esprit , mais de la prudence j'en ai que c'est une merveille , & voilà comme je dis , un homme qui se trouve bien assis , qu'a-t-il besoin de se mettre debout ; j'ai bon pain , bon vin , bonne fricassée , & bon visage , cent écus par an & les étrennes au bout , cela n'est-il pas magnifique ?

FREDERIC.

Tu me cites-là de beaux avantages. Je ne prétends pas que tu t'attaches à moi pour être mon domestique , je veux te donner des emplois qui t'enrichiront , & par-dessus le marché , te marier avec une jolie fille qui a du bien.

ARLEQUIN.

Oh dame ma prudence dit que vous avez raison , je suis debout , & vous me faites asséoir , cela vaut mieux.

FREDERIC.

Il n'y a point de comparaison.

ARLEQUIN.

Pardi vous me traitez comme votre enfant , il n'y a pas à tortiller à cela. Du bien , des emplois & une jolie fille ; voilà une pleine boutique de vivres , d'argent & de friandises , par la sanguienne , vous m'ai-

mez beaucoup pourtant.

FREDERIC.

Oùii, ta fisonomie me plaît, jete trouve un bon garçon.

ARLEQUIN.

Oh pour cela je suis drole comme un coffre ; laissez faire , nous rirons comme des fous ensemble : mais allons faire venir ce bien , ces emplois , & cette jolie fille ; car j'ai hâte d'être riche & bien aise.

FREDERIC.

Ils te sont assurez, te dis-je ; mais il faut que tu me rende un petit service , puisque tu te donnes à moi , tu n'en dois pas faire de difficulté.

ARLEQUIN.

Je vous regarde comme mon pere.

FREDERIC.

Je ne veux de toi qu'une bagatelle. Tu es chez le Seigneur Lelio , je serois curieux de sçavoir qui il est. Je souhaiterois donc que tu y restasse encore trois semaines ou un mois , pour me rapporter tout ce que tu lui entendras dire en particulier , & tout ce que tu lui verras faire. Il peut arriver que dans des momens un homme chez lui dise de certaines choses , & en fasse d'autres qui le décelent , & dont on peut tirer des conjectures. Observe tout soigneusement , & en attendant que je te

D ij

44 LE PRINCE TRAVESTI.
récompense entièrement , voilà par avance
de l'argent que je te donne encore.

ARLEQUIN
Avancez-moi encore la fille , nous la
rabatrons sur le reste.

FREDERIC.
On ne paye un service qu'après qu'il est
rendu ; mon enfant , c'est la coutume.

ARLEQUIN.
Coutume de vilain que cela !

FREDERIC.
Tu n'attendras que trois semaines.

ARLEQUIN.
J'aime mieux vous faire mon billet ,
comme quoi j'aurai reçu cette fille à compte :
je ne plaiderai pas contre mon écrit.

FREDERIC.
Tu me serviras de meilleur courage en
l'attendant , acquitte-toi d'abord de ce que
je te dis , pourquoi hésite-tu ?

ARLEQUIN.
Tout franc , c'est que la commission me
chiffonne.

FREDERIC.
Quoi tu mets mon argent dans ta poche,
& tu refuses de me servir ?

ARLEQUIN.
Ne parlons point de votre argent , il est
fort bon , je n'ai rien à lui dire ; mais tenez,
j'ai opinion que vous voulez me donner

COMEDIE. 45

un office de fripon ; car qu'est-ce que vous voulez faire des paroles du Seigneur Lelio mon Maître ? La.

FREDERIC.

C'est une simple curiosité qui me prend.

ARLEQUIN.

Hom . . . il y a de la malice là-dessous ; vous avez l'air d'un fournois , je m'en vais gager dix sols contre vous que vous ne valez rien.

FREDERIC.

Que te mets-tu donc dans l'esprit , tu n'y songes pas , Arlequin.

ARLEQUIN *d'un ton triste.*

Allez , vous ne devriez pas tenter un pauvre garçon qui n'a pas plus d'honneur qu'il lui en faut , & qui aime les filles. J'ai bien de la peine à m'empêcher d'être un coquin , faut-il que l'honneur me ruine , qu'il m'ôte mon bien , mes emplois & une jolie fille ; par la mardi , vous êtes bien méchant , d'avoir été trouver l'invention de cette fille.

FREDERIC *à part.*

Ce butord-là m'inquiete avec ses réflexions : encore une fois , es-tu fou d'être si long-tems à prendre ton parti D'où vient ton scrupu'e , de quoi s'agit-il , de me donner quelques instructions innocentes sur le chapitre d'un homme inconnu , qui

demain tombera peut-être , & qui te laissera sur le pavé. Songes-tu bien que je t'offre la fortune , & que tu la perds.

ARLEQUIN.

Je songe que cette commission-là sent le tricot tout pur , & par bonheur que ce tricot fortifie mon pauvre honneur qui a pensé barguigner. Tenez, votre jolie fille ce n'est qu'une guenon, vos emplois de la marchandise de chien ; voilà mon dernier mot , & je m'en vais tout droit trouver la Princesse & mon Maître , peut-être qu'ils récompenseront le dommage que je souffre pour l'amour de ma bonne conscience.

FREDERIC.

Comment tu vas trouver la Princesse & ton Maître ; & d'où vient ?

ARLEQUIN.

Pour leur compter mon désastre & toute votre marchandise.

FREDERIC.

Misérable ! as-tu donc résolu de me perdre , de me deshonorer.

ARLEQUIN.

Bon , quand on n'a point d'honneur , est-ce qu'il faut avoir de la réputation.

FREDERIC.

Situ parles , malheureux que tu es ; je prendrai de toi une vengeance terrible , ta

vie me répondra de ce que tu feras, m'entends-tu bien ?

ARLEQUIN *se moquant.*

Brrr ! Ma vie n'a jamais servi de caution ; je boirai encore bouteille trente ans après votre trépassement. Vous êtes vieux comme le pere à tretous, & moi je m'appelle le cadet Arlequin. Adieu.

FREDERIC *outré.*

Arrête, Arlequin, tu me mets au désespoir, tu ne sçais pas la conséquence de ce que tu vas faire mon enfant, tu me fais trembler ; c'est toi-même que je te conjure d'épargner en te priant de sauver mon honneur ; encore une fois arrête, la situation d'esprit où tu me mets ne me punit que trop de mon imprudence.

ARLEQUIN *comme transporté.*

Comment, cela est épouventable, je passe mon chemin sans songer à mal, & puis vous venez à l'encontre de moi pour m'offrir des filles, & puis vous me donnez une pistole pour trois sols, est-ce que cela se fait ? moi je prends cela parce que je suis honnête, & puis vous me fourbés encore avec je ne sçai combien d'autres pistoles que j'ai dans ma poche, & que je ferai venir en témoignage contre vous, comme quoi vous avez mitonné le cœur d'un innocent, qui a eu sa conscience &

48 LE PRINCE TRAVESTI

la crainte du bâton devant les yeux, & qui sans cela auroit trahi son bon Maître, qui est le plus brave & le plus gentil garçon, le meilleur corps qu'on puisse trouver dans tous les corps du monde, & le factotum de la Princesse, cela se peut-il souffrir?

FREDERIC.

Doucement, Arlequin, quelqu'un peut venir, j'ai tort; mais finissons, j'achèterai ton silence de tout ce que tu voudras: parle, que me demande-tu?

ARLEQUIN.

Je ne vous ferai pas bon marché, prenez-y garde.

FREDERIC.

Dis ce que tu veux, tes longueurs me tuent.

ARLEQUIN *reflechissant.*

Pourtant ce que c'est que d'être honnête homme; je n'ai que cela pour tout portage, moi. Voyez comme je me quarre avec vous. Allons, présentez-moi votre Requête, appelez-moi un peu Monsieur, pour voir comment cela fait, je suis Frederic à cette heure, & vous, vous êtes Arlequin.

FREDERIC *à part.*

Je ne sçais où j'en suis, quand je nierois le fait, c'est un homme simple qu'on n'en croira que trop sur une infinité d'at-
tres

tres présomptions , & la quantité d'argent que je lui ai donné , prouve encore contre moi. (à *Arlequin.*) Finissons , mon enfant ; que te faut-il ?

ARLEQUIN.

Oh , tout bellement , pendant que je suis Frederic , je veux profiter un petit bria de ma Seigneurie ; quand j'étois Arlequin , vous faisiez le gros dos avec moi : à cette heure que c'est vous qui l'êtes , je veux prendre ma revanche.

FREDERIC *soupire.*

Ah je suis perdu !

ARLEQUIN.

Il me fait pitié ; allons , consolez-vous , je suis las de faire le glorieux , cela est trop sot , il n'y a que vous autres qui puissiez vous accoutumer à cela. Ajustons-nous ?

FREDERIC.

Tu n'as qu'à dire.

ARLEQUIN.

Avez-vous encore de cet argent jaune ; j'aime cette couleur-là ; elle dure plus longtemps qu'une autre.

FREDERIC.

Voilà tout ce qui m'en reste.

ARLEQUIN.

Bon. Ces pistoles-là , c'est pour votre pénitence de m'avoir donné les autres pis-

E

50 LE PRINCE TRAVESTI.
toles. Venons au reste de la boutique.
Parlons des emplois.

FREDERIC.

Mais ces emplois, tu ne peux les exercer qu'en quittant ton Maître.

ARLEQUIN.

J'aurai un Commis, & pour l'argent qu'il m'en coûtera, vous me donnerez une bonne pension de cent écus par an.

FREDERIC.

Soit, tu seras content; mais me promets-tu de te taire.

ARLEQUIN.

Touchez-là, c'est marché fait.

FREDERIC.

Tu ne te repentiras pas de m'avoir tenu parole. Adieu, Arlequin, je m'en vais tranquille.

ARLEQUIN *le rappelant.*

st st st st . . .

FREDERIC, *revenant.*

Que me veux-tu?

ARLEQUIN.

Et à propos, nous oublions cette jolie fille.

FREDERIC.

Tu dis que c'est une guenon.

ARLEQUIN.

Oh, j'aime assez les guepons.

COMEDIE. 51

FREDERIC.

Hé bien, je tâcherai de te la faire avoir.

ARLEQUIN.

Et moi je tâcherai de me taire.

FREDERIC.

Puisqu'il te la faut absolument, ou reviens me trouver tantôt, tu la verras.
(à part.) Peut-être me le débauchera-t-elle mieux que je n'ai sçu faire.

ARLEQUIN.

Je veux avoir son cœur sans tricherie.

FREDERIC.

Sans doute. Sortons d'ici.

ARLEQUIN.

Dans un quart d'heure je suis à vous.
Tenez-moi la file prête.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

M On bijou, j'ai fait une offense envers vos graces, & je suis d'avis de vous en demander pardon, pendant que j'en ai la repentance.

LISETTE.

Quoi un si joli garçon que vous, est-il capable d'offenser quelqu'un.

ARLEQUIN.

Un aussi joli garçon que moi. Oh cela me confond ; je ne mérite pas le pain que j'e mange.

LISETTE.

Pourquoi donc ? qu'avez-vous fait ?

ARLEQUIN.

J'ai fait une insolence ; donnez-moi con-

COMEDIE. 53

fcil , voulez-vous que je m'en accuse à genoux , ou bien sur mes deux jambes ? dites-moi sans façon , faites-moi bien de la honte , ne m'épargnez pas.

LISETTE.

Je ne veux ni vous battre , ni vous voir à genoux , je me contenterai de sçavoir ce que vous avez dit.

ARLEQUIN *s'agenouillant.*

Ma mie , vous n'êtes point assez rude , mais je sçai mon devoir.

LISETTE.

Levez-vous donc , mon cher , je vous ai déjà pardonné.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi , j'ai dit en parlant de votre inimitable personne , j'ai dit , le reste est si gros qu'il m'étrangle.

LISETTE.

Vous avez dit ?

ARLEQUIN.

J'ai dit que vous n'étiez qu'une guenon.

LISETTE *fâchée.*

Pourquoi donc m'aimez-vous , si vous me trouvez telle ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Je confesse que j'en ai menti.

LISETTE.

Je me croiois plus suportable. Voilà la vérité.

E iij

54 LE PRINCE TRAVESTI.
ARLEQUIN.

Ne vous ai-je pas dit que j'étois un misérable ; mais, mamour , je n'avois pas encore vû votre gentil minois ois . . . ois . . . ois . . .

LISSETTE.

Comment vous ne me connoissiez pas dans ce tems-là , vous ne m'aviez jamais vûe ?

ARLEQUIN.

Pas seulement le bout de votre nez.

LISSETTE.

Eh , mon cher Arlequin , je ne suis plus fâchée , ne me trouvez-vous pas de votre goût à présent ?

ARLEQUIN.

Vous êtes délicieuse.

LISSETTE.

Hé bien , vous ne m'avez pas insultée , & quand cela seroit , y a-t-il de meilleure réparation que l'amour que vous avez pour moi ? allez , mon ami , ne songez plus à cela.

ARLEQUIN.

Quand je vous regarde , je me trouve si fort.

LISSETTE.

Tant mieux , je suis bien aise que vous m'aimiez ; car vous me plaisez beaucoup vous.

COMEDIE. 55

ARLEQUIN *charmé.*

Oh oh oh , vous me faites mourir d'aïse.

LISETTE.

Mais est-il bien vrai que vous m'aimiez?

ARLEQUIN.

Tenez , je vous aime Mais qui diantre peut dire cela ? combien je vous aime cela est si gros que je n'en sçai pas le compte.

LISETTE.

Vous voulez m'épouser?

ARLEQUIN.

Oh je ne badine point , je vous recherche honnêtement pardevant Notaire.

LISETTE.

Vous êtes tout à moi.

ARLEQUIN.

Comme un quarteron d'épingles que vous auriez achetté chez le Marchand.

LISETTE.

Vous avez envie que je sois heureuse.

ARLEQUIN.

Je voudrois pouvoir vous entretenir fainéante toute votre vie , manger , boire & dormir ; voilà l'ouvrage que je vous souhaite.

LISETTE.

Hé bien , mon ami , il faut que je vous avoüe une chose ; j'ai fait tirer mon horoscope il n'y a pas plus de huit jours.

E iiii

56 LE PRINCE TRAVESTI.
ARLEQUIN.

Ho ho.

LISETTE.

Vous passâtes dans ce moment-là, & on me dit, voyez-vous ce joli brunet qui passe, il s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Tout juste.

LISETTE.

Il vous aimera.

ARLEQUIN.

Ah l'habile homme !

LISETTE.

Le Seigneur Frederic lui proposera de le servir contre un inconnu, il refusera d'abord de le faire, parce qu'il s'imaginera que cela ne seroit pas bien ; mais vous obtiendrez de lui ce qu'il aura refusé au Seigneur Frederic, & de-là s'ensuivra pour vous deux une grosse fortune, dont vous jouirez mariez ensemble. Voilà ce qu'on m'a prédit. Vous m'aimez déjà, vous voulez m'épouser, la prédiction est bien avancée : à l'égard de la proposition du Seigneur Frederic, je ne sçai ce que c'est ; mais vous sçavez bien ce qu'il vous a dit, quant à moi, il m'a seulement recommandé de vous aimer, & je suis en bon train de cela, comme vous voyez.

ARLEQUIN *étonné.*

Cela est admirable. Je vous aime, cela est vrai, je veux vous épouser, cela est encore vrai, & véritablement le Seigneur Frederic m'a proposé d'être un fripon, je n'ai pas voulu l'être, & pourtant vous verrez qu'il faudra que j'en passe par-là; car quand une chose est prédite, elle ne manque pas d'arriver.

LISETTE.

Prenez garde, on ne m'a pas prédit que le Seigneur Frederic vous proposeroit une friponnerie; on m'a seulement prédit que vous croiriez que c'en seroit une.

ARLEQUIN.

Je l'ai crû aussi, & aparemment je me suis trompé.

LISETTE.

Cela va tout seul.

ARLEQUIN.

Je suis un grand nigaud; mais au bout du compte, cela avoit la mine d'une friponnerie, comme j'ai la mine d'Arlequin; je suis fâché d'avoir vilipendé ce bon Seigneur Frederic, je lui ai fait donner tout son argent, par bonheur je ne suis pas obligé à restitution, je ne devinois pas qu'il y avoit une prédiction qui me donnoit le tort.

58 LE PRINCE TRAVESTI.
LISSETTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Avec cela cette prédiction doit avoir
prédit que je lui vuiderois sa bourse.

LISSETTE.

Oh gardez ce que vous avez reçu.

ARLEQUIN.

Cet argent-là métoit dû, comme une
Lettre de change, si j'allois le rendre, cela
gâteroit l'horoscope, & il ne faut pas aller
à l'encontre d'un Astrologue.

LISSETTE.

Vous avez raison, il ne s'agit plus à
présent que d'obéir à ce qui est prédit, en
faisant ce que souhaite le Seigneur Frederic,
afin de gagner pour nous cette grosse for-
tune qui nous est promise.

ARLEQUIN.

Gagnons, ma Mie, gagnons, cela est
juste, Arlequin est à vous, tournez-le,
virez-le à votre fantaisie, je ne m'embar-
rasse plus de lui, la prédiction m'a trans-
porté à vous, elle sçait bien ce qu'elle fait,
il ne m'appartient pas de contredire à son
ordonnance, je vous aime, je vous épou-
serai, je tromperai Monsieur Lelio, & je
m'en gausse, le vent me pousse, il faut que
j'aïlle, il me pousse à baiser votre menotte,
il faut que je la baise.

LISETTE *riant.*

L'Astrologue n'a pas parlé de cet article-là.

ARLEQUIN.

Il l'aura peut-être oublié.

LISETTE.

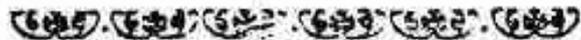
Aparemment ; mais allons trouver le Seigneur Frederic pour vous réconcilier avec lui.

ARLEQUIN.

Voilà mon Maître , je dois être encore trois semaines avec lui , pour guetter ce qu'il fera , & je vais voir s'il n'a pas besoin de moi , allez , mes amours , allez m'attendre chez le Seigneur Frederic.

LISETTE.

Ne tardez pas.



SCENE. II.

LELIO, ARLEQUIN.

Lelio arrive rêveur sans voir Arlequin qui se retire à quartier. Lelio s'arrête sur le bord du Théâtre en rêvant.

ARLEQUIN *à part.*

L ne me voit pas. Voyons sa pensée.

60 LE PRINCE TRAVESTI.

LELIO.

Me voilà dans un embarras , dont je ne
sçai comment me tirer.

ARLEQUIN *à part.*

Il est embarrassé.

LELIO.

Je tremble que la Princesse pendant la
Fête n'ait surpris mes regards sur la per-
sonne que j'aime.

ARLEQUIN *à part.*

Il tremble à cause de la Princesse ,
tableu . . . ce frisson-là est une affaire
d'Etat . . . vertuchou

LELIO.

Si la Princesse vient à soupçonner mon
penchant pour son amie , sa jalousie me la
déroblera , & peut-être fera-t-elle pis.

ARLEQUIN *à part.*

Oh oh . . . la déroblera . . . il traite la
Princesse de friponne. Parlasambille , Mon-
sieur le Conseiller fera bien ses orges de
ces bribes-là que je ramasse , & je voi bien
que cela me vaudra pignon sur rue.

LELIO.

J'aurois besoin d'une entrevûë.

ARLEQUIN *à part.*

Qu'est-ce que c'est qu'une entrevûë . . .
je croi qu'il parle latin . . . le pauvre hom-
me , il me fait pitié pourtant ; car peut-être
qu'il en mourra : mais l'horoscope le veut ;

cependant si j'avois un peu sa permission . . .
Voyons, je vais lui parler.

*Il retourne dans le fond du Théâtre, & de-
là il accourt, comme s'il arrivoit, & dit.*

Ah mon cher Maître !

LELIO.

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN

Je viens vous demander ma petite for-
tune.

LELIO.

Qu'est-ce que c'est que cette fortune ?

ARLEQUIN.

C'est que le Seigneur Frederic m'a pro-
mis tout plein mes poches d'argent, si
je lui contoïs un peu ce que vous êtes, &
tout ce que je sçai de vous, il m'a bien re-
commandé le secret, & je suis obligé de
le garder en conscience ; ce que j'en dis,
ce n'est que par maniere de parler. Vou-
lez-vous que je lui rapporte toutes les ba-
bioles qu'il demande, vous sçavez que
je suis pauvre, l'argent qui m'en viendra
je le mettrai en rente, où je le prêterai à
usure.

LELIO.

Que Frederic est lâche ! Mon enfant, je
pardonne à ta simplicité le compliment
que tu me fais. Tu as de l'honneur à ta ma-

62 LE PRINCE TRAVESTI
niere ; & je ne voi nul inconvenient pour
moi à te laisser profiter de la bassesse de
Frederic. Oüi , reçois son argent , je veux
bien que tu lui rapporte ce que je t'ai dit
que j'étois , & ce que tu sçais.

ARLEQUIN.

Votre foi ?

LELIO.

Fais , j'y consens.

ARLEQUIN.

Ne vous gênez point , parlez-moi sans
façon , je vous laisse la liberté , rien de
force.

LELIO.

Vas ton chemin , & n'oublie pas sur-
tout de lui marquer le souverain mépris que
j'ai pour lui.

ARLEQUIN.

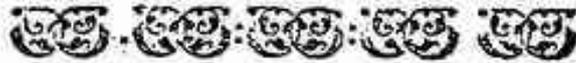
Je ferai votre commission.

LELIO.

J'apperçois la Princesse. Adieu Arle-
quin , va gagner ton argent.

ARLEQUIN *seul.*

Quand on a un peu d'esprit , on accom-
mode tout ; un butort auroit été chagriner
son Maître sans lui en demander honnête-
ment le privilege : à cette heure , si je lui
cause du chagrin , ce sera de bonne amitié ,
au moins. Mais voilà cette Princesse avec
sa camarade.



S C E N E III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE,
HORTENSE.LA PRINCESSE à *Arlequin.*

IL me semble avoir vû de loin ton Maître avec toi.

ARLEQUIN

Il vous a semblé la vérité, Madame, & quand cela ne seroit pas, je ne suis pas là pour vous dédire.

LA PRINCESSE.

Va le chercher, & dis-lui que j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

J'y cours, Madame, (*il va & revient*) si je ne le trouve pas, qu'est-ce que je lui dirai ?

LA PRINCESSE.

Il ne peut pas encore être loin, tu le trouveras sans doute.

ARLEQUIN à *part.*

Bon, je vais tout d'un coup chercher le Seigneur Frederic.



SCENE IV.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chere Hortense , aparemment que ma reverie est contagieuse; car vous devenez réveuse aussi-bien que moi.

HORTENSE.

Que voulez-vous , Madame , je vous voi rêver , & cela me donne un air pensif ; je vous copie de figure.

LA PRINCESSE.

Vous copiez si bien qu'on si m'éprendroit , quant à moi je ne suis point tranquille ; le rapport que vous me faites de Lelio ne me satisfait pas. Un homme à qui vous avez fait appercevoir que je l'aime , un homme à qui j'ai crû voir du penchant pour moi , devoit à votre discours donner malgré lui quelques marques de joye , & vous ne me parlez que de son profond respect , cela est bien froid.

HORTENSE.

Mais , Madame , ordinairement le respect n'est ni chaud , ni froid ; je ne lui ai pas dit crûement , la Princesse vous aime ,
il

il ne m'a pas répondu crûment , j'en suis charmé , il ne lui a pas pris des transports ; mais il m'a paru pénétré d'un profond respect , j'en reviens toujours à ce respect , & je le trouve en sa place.

LA PRINCESSE.

Vous êtes femme d'esprit , lui avez-vous senti quelque surprise agréable ?

HORTENSE.

De la surprise ? oüi , il en a montré ; à l'égard de sçavoir si elle étoit agréable ou non , quand un homme sent du plaisir , & qu'il ne le dit point , il en auroit un jour entier sans qu'on le devinât ; mais enfin pour moi , je suis fort contente de lui.

LA PRINCESSE *souriant d'un air forcé.*

Vous êtes fort contente de lui , Hortense , n'y auroit-il rien d'équivoque là-dessous , qu'est-ce que cela signifie ?

HORTENSE.

Ce que signifie , je suis contente de lui , cela veut dire En vérité , Madame , cela veut dire que je suis contente de lui , on ne sçauroit expliquer cela qu'en le répétant ; comment feriez-vous pour dire autrement. Je suis satisfaite de ce qu'il m'a répondu sur votre chapitre ; l'aimez-vous mieux de cette façon-là ?

LA PRINCESSE.

Cela est plus clair.

F

66 LE PRINCE TRAVESTI
HORTENSE.

C'est pourtant la même chose.

LA PRINCESSE.

Ne vous fâchez point, je suis dans une situation d'esprit qui mérite un peu d'indulgence. Il me vient des idées fâcheuses, déraisonnables, je crains tout, je soupçonne tout; je croi que j'ai été jalouse de vous, ôüi de vous-même, qui êtes la meilleure de mes amies, qui méritez ma confiance, & qui l'avez. Vous êtes aimable; Lelio l'est aussi, vous vous êtes vû tous deux, vous m'avez fait un raport de lui qui n'a pas rempli mes esperances, je me suis égarée là-dessus, j'ai vû mille chimeres, vous étiez déjà ma rivale: qu'est-ce que c'est que l'amour, ma chere Hortense, où est l'estime que j'ai pour vous, la justice que je dois vous rendre, me reconnoissez-vous, ne sont-ce pas-là les foibles d'un enfant que je rapporte?

HORTENSE.

Oüi; mais les foibles d'un enfant de votre âge sont dangereuses, & je voudrois bien n'avoir rien à démêler avec elles.

LA PRINCESSE.

Ecoutez, je n'ai pas tant de tort; tantôt pendant que nous étions à cette Fête, Lelio n'a presque regardé que vous, vous le sçavez bien.

COMÉDIE.
HORTENSE.

67

Moi, Madame.

LA PRINCESSE.

Hé bien, vous n'en convenez pas, cela est mal entendu, par exemple, il sembleroit qu'il y a du mystere, n'ai-je pas remarqué que les regards de Lelio vous embarrassoient, & que vous n'osiez pas le regarder, par consideration pour moi sans doute. Vous ne me répondez pas ?

HORTENSE.

C'est que je vous vois en train de remarquer, & si je répond, j'ai peur que vous ne remarquiez encore quelque chose dans ma réponse ; cependant je n'y gagne rien, car vous faites une remarque sur mon silence, je ne sçai plus comment me conduire, si je me tais, c'est du mystere, si je parle, autre mystere ; enfin je suis mystere depuis les pieds jusqu'à la tête, en vérité je n'ose pas me remuer, j'ai peur que vous n'y trouviez un équivoque, quel étrange amour que le vôtre, Madame, je n'en ai jamais vû de cette humeur-là.

LA PRINCESSE.

Encore une fois je me condamne ; mais vous n'êtes pas mon amie pour rien, vous êtes obligée de me supporter ; j'ai de l'amour en un mot, voilà mon excuse.

F ij

68 LE PRINCE TRAVESTI.
HORTENSE.

Mais , Madame , c'est plus mon amour que le vôtre ; de la manière dont vous le prenez , il me fatigue plus que vous , ne pourriez-vous me dispenser de votre confiance ; je me trouve une passion sur les bras qui ne m'appartient pas , peut-on de fardeau plus ingrat ?

LA PRINCESSE *d'un air sérieux.*

Hortense , je vous croyois plus d'attachement pour moi , & je ne sçai que penser après tout du dégoût que vous témoignez , quand je répare mes soupçons à votre égard par l'aveu franc que je vous en fais , mon amour vous déplaît trop , je n'y comprend rien , on diroit presque que vous en avez peur.

HORTENSE.

Ah la désagréable situation ! que je suis malheureuse ! de ne pouvoir ouvrir , ni fermer la bouche en sûreté ! Que faudra-t-il donc que je devienne ? les remarques me suivent , je n'y sçaurois tenir , vous me désesperez , je vous tourmente , toujours je vous fâcherai en parlant , toujours je vous fâcherai en ne disant mot , je ne sçaurois donc me corriger ; voilà une querelle fondée pour l'éternité ; le moyen de vivre ensemble , j'aimerois mieux mourir. Vous me trouvez réveuse , après cela il

faut que je m'explique. Lelio m'a regardé, vous ne sçavez que penser, vous ne me comprenez pas, vous m'estimez, vous me croyez fourbe, haine, amitié, soupçon, confiance, le calme, l'orage, vous mettez tout ensemble, je m'y perds, la tête me tourne, je ne sçai où je suis, je quitte la partie, je me sauve, je m'en retourne; dussiez-vous prendre encore mon voyage pour une finesse.

LA PSINCEESSE *la cartifant.*

Non, ma chere Hortense, vous ne me quitterez point, je ne veux point vous perdre, je veux vous aimer, je veux que vous m'aimiez, j'abjure toutes mes foiblesses, vous êtes mon amie, je suis la vôtre, & cela durera toujours.

HORTENSE.

Madame, cet amour-là nous broüillera ensemble, vous le verrez, laissez-moi partir, comptez que je le fais pour le mieux.

LA PRINCESSE.

Non, ma chere, je vais faire arrêter tous vos équipages, vous ne vous servirez que des miens, & pour plus de sureté, à toutes les portes de la Ville vous trouverez des Gardes qui ne vous laisseront passer qu'avec moi, nous irons quelquefois nous promener ensemble; voilà tous les voyages

70 LE PRINCE TRAVESTI.

que vous ferez : point de mutinerie, je n'en rabatterai rien : à l'égard de Lelio, vous continuerez de le voir avec moi ou sans moi, quand votre amie vous en priera.

HORTENSE.

Moi, voir Lelio, Madame, & si Lelio me regarde, il a des yeux, & si je le regarde, j'en ai aussi, ou bien si je ne le regarde pas ; car tout cela est égal avec vous. Que voulez-vous que je fasse dans la compagnie d'un homme avec qui toute fonction de mes deux yeux est interdite ; les fermerai-je, les détournerai-je, voilà tout ce qu'on en peut faire, & rien de tout cela ne vous convient ; d'ailleurs s'il a toujours ce profond respect qui n'est pas de votre goût, vous vous en prendrez à moi, vous me direz encore cela est bien froid, comme si je n'avois qu'à lui dire, Monsieur, soyez plus tendre, ainsi son respect, ses yeux & les miens, voilà trois choses que vous ne me passerez jamais. Je ne sçai si pour vous accommoder il me suffiroit d'être aveugle, sourde & muette, je ne serois peut-être pas encore à l'abri de votre chicane.

LA PRINCESSE.

Toute cette vivacité-là ne me fait point de peur, je vous connois, vous êtes bonne, mais impatiente, & quelque jour vous

COMEDIE. 71

& moi , nous rirons de ce qui nous arrive
aujourd'hui.

HORTENSE.

Souffrez que je m'éloigne pendant que
vous aimez , au lieu de rire de mon séjour ,
nous rirons de mon absence , n'est-ce pas
la même chose ?

LA PRINCESSE.

Ne m'en parlez plus , vous m'affligez.
Voici Lelio qu'aparament Arlequin aura
averti de ma part , prenez de grace un air
moins triste , je n'ai qu'un mot à lui dire ,
après l'instruction que vous lui avez don-
née , nous jugerons bientôt de ses senti-
mens par la maniere dont il se comportera
dans la fuite. Le don de ma main lui fait
un beau rang; mais il peut avoir le cœur pris.



SCENE V.

LELIO, HORTENSE, LA
PRINCESSE.

LELIO.

JE me tends à vos ordres , Madame ,
Arlequin m'a dit qud vous souhaitiez
me parler.

72 LE PRINCE TRAVESTI
LA PRINCESSE.

Je vous attendois, Lelio, vous sçavez quelle est la commission de l'Ambassadeur du Roy de Castille, qu'on est convenu d'en délibérer aujourd'hui. Frederic s'y trouvera ; mais c'est à vous seul à décider, il s'agit de ma main que le Roy de Castille demande, vous pouvez l'accorder ou la refuser ; je ne vous dirai point quelles seroient mes intentions là-dessus, je m'en tiens à souhaiter que vous les deviniez, j'ai quelques ordres à donner, je vous laisse un moment avec Hortense, à peine vous connoissez-vous encore, elle est mon amie, & je suis bien aise que l'estime que j'ai pour vous ait son aven. (*Elle sort.*)



SCENE VI.

HORTENSE, LELIO.

LELIO.

ENfin, Madame, il est tems que vous décidiez de mon sort, il n'y a point de momens à perdre. Vous venez d'entendre la Princesse, elle veut que je prononce sur le mariage qu'on lui propose ; si je refuse de le conclure, c'est entrer dans ses vûës,
& lui

& lui dire que je l'aime, si je le conclus, c'est lui donner des preuves d'une indifférence dont elle cherchera les raisons. La conjoncture est pressante ; que résoluez-vous en ma faveur, il faut que je me dérobe d'ici incessamment ; mais vous, Madame, y resterez-vous ; je puis vous offrir un azile où vous ne craindrez personne. Oserai-je espérer que vous consentirez aux mesures promptes & nécessaires

HORTENSE.

Non, Monsieur, n'espérez rien, je vous prie, ne parlons plus de votre cœur, & laissez le mien en repos, vous le troublez, je ne sçai ce qu'il est devenu, je n'entend parler que d'amour à droit & à gauche, il m'environne, il m'obsède, & le vôtre au bout du compte est celui qui me presse le plus.

LELIO.

Quoi, Madame, c'en est donc fait, mon amour vous fatigue, & vous me rebutez.

HORTENSE.

Si vous cherchez à m'attendrir, je vous avertis que je vous quitte ; je n'aime point qu'on exerce mon courage.

LELIO.

Ah, Madame ! il ne vous en faut pas beaucoup pour résister à ma douleur.

G

74 LE PRINCE TRAVESTI.
HORTENSE.

Eh, Monsieur, je ne sçai point ce qu'il m'en faut, & ne trouve point à propos de le sçavoir; laissez-moi me gouverner, chacun se sent, brisons là-dessus.

LELIO.

Il n'est que trop vrai que vous pouvez m'écouter sans aucun risque.

HORTENSE.

Il n'est que trop vrai. Oh je suis plus difficile en vérités que vous, & ce qui est trop vrai pour vous ne l'est pas assez pour moi. Je crois que j'irois loin avec vos sûretés, sur-tout avec un grand costume vous. En vérité, Monsieur, vous n'y songez pas, il n'est que trop vrai; si cela étoit si vrai, j'en sçaurois quelque chose, car vous me forcez à vous dire plus que je ne veux, & je ne vous le pardonnerai pas.

LELIO.

Si vous sentez quelque heureuse disposition pour moi, qu'ai-je fait depuis tantôt qui puisse mériter que vous la combartiez!

HORTENSE.

Ce que vous avez fait? Pourquoi me rencontrez-vous ici, qu'y venez-vous chercher, vous êtes arrivé à la Cour, vous avez plu à la Princesse, elle vous aime, vous dépendez d'elle, j'en dépend de même, elle est jalouse de moi, voilà ce que

vous avez fait , Monsieur , & il n'y a point de remede à cela , puisque je n'en trouve point.

LELIO *éconné.*

La Princesse est jalouse de vous ?

HORTENSE.

Oùï , très-jalouse , peut - être actuellement sommes-nous. observez l'un & l'autre , & après cela vous venez me parler de votre passion , vous voulez que je vous aime , vous le voulez , & je tremble de ce qui en peut arriver : car enfin on se lasse , j'ai beau vous dire que cela ne se peut pas , que mon cœur vous seroit inutile , vous ne m'écoutez point , vous vous plaidez à me pousser à bout : eh , Lelio , qu'est-ce que c'est que votre amour ? vous ne me ménagez point ; aime-t-on les gens quand on les persecute , quand ils sont plus à plaindre que nous ; quand ils ont leurs chagrins & les nôtres , quand ils ne nous font un peu de mal que pour éviter de nous en faire davantage. Je refuse de vous aimer , qu'est-ce que j'y gagne ? vous imaginez-vous que j'y prend plaisir , non Lelio , non , le plaisir n'est pas grand , vous êtes un ingrat , vous devriez me remercier de mes refus , vous ne les méritez pas. Dites-moi , qu'est-ce qui m'empêche de vous aimer ? cela est-il si difficile ? n'ai-je pas le cœur

G ij

76 LE PRINCE TRAVESTI.

libre? n'êtes-vous pas aimable? ne m'aimez-vous pas assez, que vous manque-t-il? vous n'êtes pas raisonnable. Je vous refuse mon cœur avec le péril qu'il y a de l'avoir, mon amour vous perdrait, voilà pourquoi vous ne l'aurez point, voilà d'où me vient ce courage que vous me reprochez, & vous vous plaignez de moi, & vous me demandez encore que je vous aime, expliquez-vous donc, que me demandez-vous? que vous faut-il? qu'appellez-vous aimer? je n'y comprends rien.

LELIO *vivement.*

C'est votre main qui manque à mon bonheur.

HORTENSE *tendrement.*

Ma main ah je ne péris pas seule, & le don que je vous en ferois me coûteroit mon époux & je ne veux pas mourir en perdant un homme comme vous. Non, si je faisois jamais votre bonheur, je voudrois qu'il durât long-tems.

LELIO *animé.*

Mon cœur ne peut suffire à toute ma tendresse, Madame, prêtez-moi de grace, un moment d'attention, je vais vous instruire.

HORTENSE.

Arrêtez, Lelio, j'envisage un malheur

qui me fait frémir , je ne sçache rien de si cruel que votre obstination ; il me semble que tout ce que vous me dites m'entretient de votre mort. Je vous avois prié de laisser mon cœur en repos , vous n'en faites rien, voilà qui est fini, poursuivez, je ne vous crains plus. Je me suis d'abord contentée de vous dire que je ne pouvois pas vous aimer, cela ne vous a pas épouventé, mais je sçai des façons de parler plus positives , plus intelligibles , & qui assurément vous guériront de toute esperance. Voici donc à la lettre ce que je pense , & ce que je penserai toujours. C'est que je ne vous aime point , & que je ne vous aimerai jamais. Ce discours est net, je le croi sans replique , il ne reste plus de question à faire , je ne sortirai point de-là , je ne vous aime point, vous ne me plaisez point , si je sçavois une maniere de m'expliquer plus dure , je m'en servirois pour vous punir de la douleur que je souffre à vous en faire. Je ne pense pas qu'à present vous ayez envie de parler de votre amour , ainsi changeons de sujet.

LELIO.

Oùï, Madame , je voi bien que votre résolution est prise ; la seule esperance d'être uni pour jamais avec vous , m'arrêtoit encore ici , je m'étois flatté , je l'avoüe ;

G iij

78 LE PRINCE TRAVESTI.

mais c'est bien peu de chose que l'intérêt que l'on prend à un homme à qui l'on peut parler comme vous le faites, quand je vous apprendrois qui je suis, cela ne serviroit de rien, vos refus n'en feroient que plus affligeans. Adieu, Madame, il n'y a plus de séjour ici pour moi, je parts dans l'instant, & ne vous oublierai jamais. (*Il s'éloigne.*)

HORTENSE *pendant qu'il s'en va.*

Oh je ne sçai plus où j'en suis, je n'avois pas prévu ce coup-là. (*Elle l'appelle*)
Lelio?

LELIO *revenant.*

Que me voulez-vous, Madame?

HORTENSE.

Je n'en sçai rien; vous êtes au désespoir, vous m'y mettez, je ne sçai encore que cela.

LELIO.

Vous m'haïrez, si je ne vous quitte.

HORTENSE.

Je ne vous hais plus quand vous me quittez.

LELIO.

Daignez donc consulter votre cœur?

HORTENSE.

Vous voyez bien les conseils qu'il me donne, vous parlez, je vous rappelle, je

vous rappellerai, si je vous renvoie, mon cœur ne finira rien.

LELIO.

Eh, Madame, ne me renvoyez plus; nous échaperons aisément à tous les malheurs que vous craignez, laissez-moi vous expliquer mes mesures, & vous dire que ma naissance

HORTENSE *vivement.*

Non, je me retrouve enfin, je ne veux plus rien entendre: échaper à nos malheurs? Ne s'agit-il pas de sortir d'ici? le pourrons-nous? n'a-t-on pas les yeux sur nous? ne serez-vous pas arrêté? Adieu, je vous dois la vie, je ne vous devrai rien; si vous ne sauvez la vôtre. Vous dites que vous m'aimez; non, je n'en croi rien, si vous ne partez. Partez donc, ou soyez mon ennemi mortel, partez, ma tendresse vous l'ordonne, ou restez ici, l'homme du monde le plus hâï de moi, & le plus haïssable que je connoisse. (*Elle s'en va comme en colere.*)

LELIO *d'un ton de dépit.*

Je partirai donc, puisque vous le voulez; mais vous prétendez me sauver la vie, & vous n'y réussirez pas.

HORTENSE *se retournant de loin.*

Vous me rappelez donc à votre tour.

G iiij

80 LE PRINCE TRAVESTI.

LELIO.

J'aime autant mourir que de ne vous plus voir.

HORTENSE.

Ah, voyons donc les mesures que vous voulez prendre.

LELIO *transporté de joye.*

Quel bonheur ! je ne sçavrois retenir mes transports.

HORTENSE *nonchalamment.*

Vous m'aimez beaucoup, je le sçai bien, passons votre reconnoissance, nous dirons cela une autre fois ; revenons aux mesures . . .

LELIO.

Que n'ai-je, au lieu d'une Couronne qui m'attend, l'Empire de la terre à vous offrir.

HORTENSE *avec une surprise modeste.*

Vous êtes né Prince ; mais vous n'avez qu'à me garder votre cœur, vous ne me donnerez rien qui le vaille. Achémons.

LELIO.

J'attends demain incognito un Courrier du Roy de Leon mon Pere

HORTENSE.

Arrêtez, Prince, Frederic vient, l'Ambassadeur le suit sans doute. Vous m'informerez tantôt de vos résolutions.

LELIO.

Je crains encore vos inquietudes.

COMEDIE. 81
HORTENSE.

Et moi je ne crains plus rien , je me sens l'imprudence la plus tranquille du monde , vous me l'avez donnée , je m'en trouve bien , c'est à vous à me le garantir , faites comme vous pourrez.

LELIO.

Tout ira bien , Madame , je ne conclurai rien avec l'Ambassadeur pour gagner du tems , je vous reverrai tantôt.



SCENE VII

L'AMBASSADEUR, LELIO,
FREDERIC.

FREDERIC *à part à l'Ambassadeur.*

Vous sentirez (j'en suis sûr) jusqu'où va l'audace de ses esperances.

L'AMBASSADEUR *à Lelio.*

Vous sçavez , Monsieur , ce qui m'amene ici , & votre habileté me répond du succès de ma commission. Il s'agit d'un mariage entre votre Princesse & le Roy de Castille mon Maître. Tout invite à le conclure , jamais union ne fut peut-être plus nécessaire , vous n'ignorez pas les justes droits que les Rois de Castille prétendent avoir sur une partie de cet Etat par les alliances.

82 LE PRINCE TRAVESTI.

LELIO.

Laissons-là ces droits historiques ; Monsieur , je sçai ce que c'est , & quand on voudra , la Princesse en produira de même valeur sur les Etats du Roy votre Maître ; nous n'avons qu'à relire aussi les alliances passées , vous verrez qu'il y aura quelqu'une de vos Provinces qui nous appartiendra.

FREDERIC.

Effectivement vos droits ne sont pas fondez , & il n'est pas besoin d'en appuyer le mariage dont il s'agit.

L'AMBASSADEUR.

Laissons-les donc pour le present , j'y consens ; mais la trop grande proximité des deux Etats entretient depuis vingt ans des guerres qui ne finissent que pour des instans , & qui recommenceront bientôt entre deux Nations voisines , & dont les interêts se croiseront toujours. Vos peuples sont fatiguez , mille occasions vous ont prouvé que vos ressources sont inégales aux nôtres , la paix que nous venons de faire avec vous , vous la devez à des circonstances qui ne se rencontreront pas toujours ; si la Castille n'avoit été occupée ailleurs , les choses auroient bien changé de face.

LELIO.

Point du tout ; il en auroit été de cette

COMEDIE. 83

guerre , comme de routes les autres : depuis tant de siècles que cet Etat se défend contre le vôtre , où sont vos progresz , je n'en voi point qui puissent justifier cette grande inégalité de forces dont vous parlez.

L'AMBASSADEUR.

Vous ne vous êtes soutenus que par des secours étrangers.

LELIO.

Ces mêmes secours dans bien des occasions vous ont aussi rendu de grands services ; & voilà comment subsistent les Etats , la politique de l'un arrête l'ambition de l'autre.

FREDERIC.

Retranchons-nous sur des choses plus effectives , sur la tranquillité durable que ce mariage assureroit aux deux peuples qui ne seroient plus qu'un , & qui n'auroient plus qu'un même Maître.

LELIO.

Fort bien , mais nos peuples n'ont-ils pas leurs loix particulieres ; êtes-vous sûr , Monsieur , qu'ils voudront bien passer sous une domination étrangere , & peut-être se soumettre aux coutumes d'une Nation qui leur est antipatique ?

L'AMBASSADEUR.

Désobéiront-ils à leur Souveraine ?

84 LE PRINCE TRAVESTI.

LELIO.

Ils lui défobéiront par amour pour elle.

FREDERIC.

En ce cas-là il ne sera pas difficile de les réduire.

LELIO.

Y pensez-vous, Monsieur, s'il faut les opprimer pour les rendre tranquilles comme vous l'entendez, ce n'est pas de leur Souveraine que doit leur venir un pareil repos, il n'appartient qu'à la fureur d'un ennemi de leur faire un présent si funeste.

FREDERIC à part à l'Ambassadeur.

Vous voyez des preuves de ce que je vous ai dit.

L'AMBASSADEUR à Lelio.

Votre avis est donc de rejeter le mariage que je propose.

LELIO.

Je ne le rejette point ; mais il mérite réflexion ; il faut examiner mûrement les choses, après quoi je conseillerai à la Princesse ce que je jugerai de mieux pour sa gloire, & pour le bien de ses peuples : le Seigneur Frederic dira ses raisons, & moi les miennes.

FREDERIC.

On décidera sur les vôtres.

L'AMBASSADEUR.

Me permettez-vous de vous parler à cœur ouvert.

Vous êtes le Maître.

L'AMBASSADEUR.

Vous êtes ici dans une belle situation , & vous craignez d'en fortir , si la Princesse se marie ; mais le Roy mon Maître est assez grand Seigneur pour vous dédomager , & j'en répond pour lui.

LELIO *froidement.*

Ah de grace , ne citez point ici le Roy votre Maître , soupçonnez-moi tant que vous voudrez de manquer de droiture ; mais ne l'associez point à vos soupçons , quand nous faisons parler les Princes , Monsieur , que ce soit toujours d'une manière noble & digne d'eux ; c'est un respect que nous leur devons , & vous me faites rougir pour le Roy de Castille.

L'AMBASSADEUR.

Arrêtons - là , une discussion là - dessus nous meneroit trop loin , il ne me reste qu'un mot à vous dire , & ce n'est plus le Roy de Castille , c'est moi qui vous parle à présent. On m'a averti que je vous trouverois contraire au mariage dont il s'agit , tout convenable , tout nécessaire qu'il est , si jamais la Princesse veut épouser un Prince. On a prévu les difficultez que vous faites , & l'on prétend que vous avez vos raisons pour les faire , raisons si hardies ,

86 LE PRINCE TRAVESTI.

que je n'ai pû les croire , & qui sont fondées , dit-on , sur la confiance dont la Princesse vous honore.

LELIO.

Vous m'allez encore parler à cœur ouvert , Monsieur , & si vous m'en croyez , vous n'en ferez rien : la franchise ne vous réussit pas , le Roy votre Maître s'en est mal trouvé tout à l'heure , & vous m'inquiétez pour la Princesse.

L'AMBASSADEUR.

Ne craignez rien , loin de manquer moi-même à ce que je lui dois , je ne veux que l'apprendre à ceux qui l'oublient.

LELIO.

Voyons ; j'en sçai tant là-dessus que je suis en état de corriger vos leçons-mêmes. Que dit-on de moi ?

L'AMBASSADEUR.

Des choses hors de toute vraisemblance.

FREDERIC.

Ne les expliquez point , je croi sçavoir ce que c'est , on me les a dites aussi , & j'en ai ri comme d'une chimere.

LELIO *regardant Frederic.*

N'importe , je serai bien aise de voir jusqu'où va la lâche inimitié de ceux dont je blesse ici les yeux , que vous connoissez comme moi , & à qui j'aurois fait bien du mal , si j'avois voulu ; mais qui ne valent

pas la peine, qu'un honnête homme se vange. Revenons.

L'AMBASSADEUR.

Non, le Seigneur Frederic a raison, n'expliquons rien; ce sont des illusions, un homme d'esprit comme vous, dont la fortune est déjà si prodigieuse, & qui la mérite, ne sçeauroit avoir des sentimens aussi périlleux que ceux qu'on vous attribue, la Princesse n'est sans doute que l'objet de vos respects; mais le bruit qui court sur votre compte vous expose, & pour le détruire, je vous conseillerois de porter la Princesse à un mariage avantageux à l'Etat.

LÉLIO.

Je vous suis très-obligé de vos conseils, Monsieur; mais j'ai regret à la peine que vous prenez de m'en donner. Jusqu'ici les Ambassadeurs n'ont jamais été les Précepteurs des Ministres chez qui ils vont, & je n'ose renverser l'ordre: quand je verrai votre nouvelle méthode bien établie, je vous promets de la suivre.

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai pas tout dit. Le Roy de Castille a pris de l'inclination pour la Princesse sur un Portrait qu'il en a vu, c'est en amant que ce jeune prince souhaite un mariage, que la raison, l'égalité d'âge & la politique doivent presser de part & d'autre. S'il ne

88 LE PRINCE TRAVESTI

s'acheve pas, si vous en détournez la Princesse par des motifs qu'elle ne sçait pas, faites du moins qu'à son tour ce Prince ignore les secrettes raisons qui s'opposent en vous à ce qu'il souhaite; la vengeance des Princes peut porter loin; souvenez-vous-en.

LELIO.

Encore une fois je ne rejette point votre proposition, nous l'examinerons plus à loisir, mais si les raisons secrettes que vous voulez dire étoient réelles, Monsieur; je ne laisserois pas que d'embarasser le ressentiment de votre Prince, il seroit plus difficile de se venger de moi que vous ne pensez.

L'AMBASSADEUR. *outré.*
De vous?

LELIO *froidement.*
Où de moi.

L'AMBASSADEUR,
Douxement, vous ne sçavez pas à qui vous parlez.

LELIO
Je sçai qui je suis, en voilà assez.

L'AMBASSADEUR.
Laissez-là ce que vous êtes, & soyez sûr que vous me devez respect.

LELIO.
Soit, & moi je n'ai, si vous le voulez, que

que mon cœur pour tout avantage ; mais les égards que l'on doit à la seule vertu , sont aussi légitimes que les respects que l'on doit aux Princes , & fussiez-vous le Roy de Castille-même ; si vous êtes généreux , vous ne sçauriez penser autrement ; je ne vous ai point manqué de respect , supposé que je vous en doive , mais les sentimens que je vous montre depuis que je vous parle , méritoient de votre part plus d'attention que vous ne leur en avez donné ; cependant je continuërai à vous respecter , puisque vous dites qu'il le faut , sans pourtant en examiner moins si le mariage dont il s'agit , est vraiment convenable. . . . *Il sort fierement.*



SCENE VIII.

FREDERIC, L'AMBASSADEUR.

FREDERIC.

LA maniere dont vous venez de lui parler , me fait présumer bien des choses , peut être sous le titre d'Ambassadeur nous cachez-vous.

L'AMBASSADEUR.

Non, Monsieur, il n'y a rien à présu-

H

96 LE PRINCE TRAVESTI.

mer, c'est un ton que j'ai cru pouvoir
prendre avec un aventurier que le sort a
élevé.

FREDERIC.

Eh bien, que dites-vous de cet homme-
là ?

L'AMBASSADEUR.

Je dis que je l'estime.

FREDERIC.

Cependant si nous ne le renversons,
vous ne pouvez réussir, ne joindrez-vous
pas vos efforts aux nôtres ?

L'AMBASSADEUR.

J'y consens, à condition que nous ne
resterons rien qui soit indigne de nous, je
veux le combattre généreusement comme
il le mérite.

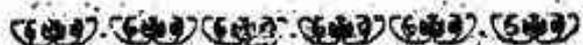
FREDERIC.

Toutes actions sont généreuses, quand
elles tendent au bien général.

L'AMBASSADEUR.

Ne vous en fiez pas à vous, vous haïssez
Lelio, & la haine entend mal à faire des
maximes d'honneur ; je tâcherai de voir
aujourd'hui la Princesse, je vous quitte,
j'ai quelques dépêches à faire, nous nous
reverrons tontôt.





SCÈNE IX.

FREDERIC , ARLEQUIN
arrivant tout éouffé.

FREDERIC à part.

Monsieur l'Ambassadeur me paroît bien scrupuleux ; mais voici Arlequin qui accourt à moi.

ARLEQUIN.

Parlamardi , Monsieur le Conseiller , il y a long tems que je galopé après vous , vous êtes plus difficile à trouver qu'une botte de foin dans une aiguille.

FREDERIC.

Je ne me suis pourtant pas écarté , as-tu quelque chose à me dire ?

ARLEQUIN.

Attendez , je croi que j'ai laissé ma respiration par les chemins. Ouf . . .

FREDERIC.

Reprens haleine.

ARLEQUIN.

Oh dame , cela ne se prend pas avec la main. Oh oh ! Je vous ai été chercher au Palais , dans les sales , dans les cuisines , je trottois par-ci , je trottois par-là , je trottois

H ij.

92 LE PRINCE TRAVESTI

partout, & y allons vite, & boute, & garre, n'avez-vous pas vû le Seigneur Frederic? Hé non, mon ami. Ou diable est-il donc? que la peste l'étouffe; & puis je cours encore, patati, patata, je jure, je rencontre un porteur d'eau, je renverse son eau, N'avez-vous pas vû le Seigneur Frederic? attends, attends, je vais te donner du Seigneur Frederic par les oreilles; moi je m'enfuis. Par la sambleu, morbleu, ne seroit il pas au Cabaret? j'y entre, je trouve du vin, je bois chopine, je m'appaise, & puis je reviens, & puis vous voilà.

FREDERIC.

Acheve, sçais-tu quelque chose? tu me donne bien de l'impatience.

ARLEQUIN.

Cent mille écus ne seroient pas dignes de me payer ma peine, pourtant j'en rabattrai beaucoup.

FREDERIC.

Je n'ai point d'argent sur moi; mais je t'en promets au sortir d'ici.

ARLEQUIN.

Pourquoi est-ce que vous laissez votre bourse à la maison? si j'avois sçû cela je ne vous aurois pas trouvé, car pendant que j'y suis, il faut que je vous tienne.

FREDERIC.

Tu n'y perdras rien, parle, que sçais-tu?

ARLEQUIN.

De bonnes choses, c'est du nanan.

FREDERIC.

Voyons.

ARLEQUIN.

Cet argent promis m'envoie des scrupules, si vous pouviez me donner des gages, ce petit diamant qui est à votre petit doigt par exemple, quand cela promet de l'argent, cela tient parole.

FREDERIC.

Prend, le voilà pour garand de la mienne, ne me fais plus languir.

ARLEQUIN.

Vous êtes honnête homme, & votre bague aussi. Or donc, tantôt Monsieur Le io, qui vous méprise que c'est une bénédiction, il parloit à lui tout seul.....

FREDERIC.

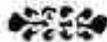
Bon.

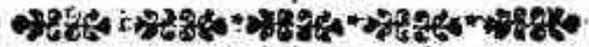
ARLEQUIN.

Où, bon. Voilà la Princesse qui vient. Dirai-je tout devant elle?

FREDERIC *après avoir récité.*

Tu m'en fais venir l'idée. Où, mais ne dis rien de tes engagements avec moi. Je vais parler le premier; conformes-toi à ce que tu m'entendras dire.





S C E N E X.

LA PRINCESSE , HORTENSE ,
FREDERIC , ARLEQUIN.

LA PRINCESSE.

EH bien , Frederic , qu'a-t-on conclu
avec l'Ambassadeur ?

FREDERIC.

Madame , Monsieur Lelio panche à
croire que sa proposition est recevable.

LA PRINCESSE.

Lui , son sentiment est que j'épouse le
Roy de Castille ?

FREDERIC.

Il n'a demandé que le tems d'examiner
un peu la chose.

LA PRINCESSE.

Je n'aurois pas crû qu'il dût penser com-
me vous le dites.

ARLEQUIN *derriere elle.*

Il en pense ma foy. bien d'autres.

LA PRINCESSE.

Ah te voilà ! (à Frederic) Que faites-
vous de son valer ici ?

Quand vous êtes arrivée, Madame, il venoit, disoit il, me déclarer quelque chose qui vous concerne, & que le zele qu'il a pour vous l'oblige de découvrir. Monsieur Lelio y est mêlé; mais je n'ai pas eu encore le tems de sçavoir ce que c'est.

LA PRINCESSE.

Sçachons-le? de quoi s'agit-il.

ARLEQUIN.

C'est que, voyez-vous, Madame, il n'y a mardi point de chanson à cela, je suis bon serviteur de votre Principauté.

HORTENSE.

Eh quoi, Madame, pouvez-vous prêter l'oreille aux discours de pareilles gens.

LA PRINCESSE.

On s'amuse de tout; continuë.

ARLEQUIN.

Je n'entends ni à dia, ni à huau, quand on ne vous rend pas la réverence qui vous appartient.

LA PRINCESSE.

A merveille; mais viens au fait sans compliment.

ARLEQUIN.

Oh dame, quand on vous parle à vous autres, ce n'est pas le tout que d'ôter son chapeau, il faut bien mettre en avant quel-

96 LE PRINCE TRAVESTI.

que petite faribolle au bout ; à cette heure voilà mon histoire. Vous sçavez donc avec votre permission , que tantôt j'écou-
rois Monsieur Lelio, qui faisoit la conver-
sation des fous ; car il parloit tout seul. Il
étoit devant moi, & moi derriere. Or ne
vous déplaît, il ne sçavoit pas que j'étois
là, il se viroit, je me virois, c'étoit une
farce. Tout d'un coup il ne s'est plus viré,
& puis s'est mis à dire comme cela, ouf,
je suis diablement embarrassé. Moi j'ai de-
viné qu'il avoit de l'embaras ; quand il a eu
dit cela, il n'a rien dit davantage, il s'est
promené, ensuite il y a pris un grand
frisson.

HORTENSE.

En vérité, Madame, vous m'étonnez.

LA PRINCESSE.

Que veux-tu dire, un frisson ?

ARLEQUIN.

Oùi, il a dit, je tremble, & ce n'étoit
pas pour des prunes, le gaillard ; car, a-t-il
repris, j'ai lorgné ma gentille Maitresse
pendant cette belle fête, & si cette Prin-
cesse qui est plus fine qu'un merle, a vu
troter ma prunelle, mon affaire va mal ;
j'en dis du mirfiroc. Là-dessus autre pro-
menade ; ensuite autre conversation. Par
la ventrebleu, a-t-il dit, j'ai du guignon,
je suis amoureux de cette gracieuse per-
sonne,

bonne , & si la Princesse vient à le sçavoir , & y allons donc , nous verrons beau train , je serai un joli mignon ; elle sera capable de me friponer ma Mie. Jour de Dieu ! ai-je dit en moi-même , friponer c'est le fait des larrons , & non pas d'une Princesse qui est fidelle comme l'or. Vertuchou , qu'est-ce que c'est que tout ce tripotage-là , toutes ces paroles-là ont mauvaise mine , mon Patron songe à la malice , & il faut avertir cette pauvre Princesse , à qui on en feroit passer quinze pour quatorze ; je suis donc venu comme un honnête garçon , & voilà que je vous découvre le pot aux roses , peut-être que je ne vous dis pas les mots , mais je vous dis la signification du discours , & le tout gratis ; si cela vous plaît.

HORTENSE *à part.*

Quelle aventure !

FREDERIC *à la Princesse.*

Madame , vous m'avez dit quelquefois que je présumois mal de Lelio ; voyez l'abus qu'il fait de votre estime.

LA PRINCESSE.

Taisez-vous ; je n'ai que faire de vos réflexions. (*à Arlequin*) Pour toi je vais t'apprendre à trahir ton Maître , à te mêler de choses que tu ne devois pas entendre , & à me compromettre dans l'impertinente

98 LE PRINCE TRAVESTI.

répétition que tu en fais ; une étroite prison me répondra de ton silence.

ARLEQUIN *se jettant à genoux.*

Ah ! ma bonne Dame , ayez pitié de moi , arrachez-moi la langue , & laissez-moi la clef des champs. Misericorde , ma Reine , je ne suis qu'un butord , & c'est ce miserable Conseiller de malheur qui m'a brouillé avec votre charitable personne.

LA PRINCESSE.

Comment cela ?

FREDERIC.

Madame , c'est un valet qui vous parle , & qui cherche à se sauver , je ne sçai ce qu'il veut dire.

HORTENSE.

Laissez , laissez-le parler , Monsieur.

ARLEQUIN *à Frederic.*

Allez , je vous ai bien dit que vous ne valliez rien , & vous ne m'avez pas voulu croire : je ne suis qu'un chetif valet , & si pourtant je voulois être homme de bien , & lui qui est riche & grand Seigneur , il n'a jamais eu le cœur d'être honnête homme.

FREDERIC.

Il va vous en imposer , Madame.

LA PRINCESSE

Taisez-vous , vous dis-je , je veux qu'il parle.

COMÉDIE.
ARLEQUIN.

29

Tenez, Madame, voilà comme cela est venu. Il m'a trouvé comme j'allois tout droit devant moi. Veux-tu me faire un plaisir, m'a-t-il dit. Hélas de toute mon ame; car je suis bon & serviable de mon naturel. Tien, voilà une pistole, grand merci; en voilà encore une autre: donnez; mon brave homme; prends encore cette poignée de pistoles, & oiüda, mon bon Monsieur. Veux-tu me rapporter ce que tu entendras dire à ton Maître? Et pourquoi cela? Pour rien, par curiosité. Oh non, mon Compere? non; mais je te donnerai tant de bonnes drogues, je te ferai ci, je te ferai cela, je sçai une fille qui est jolie, qui est dans ses meubles; je la tiens dans ma manche, je te la garde. Oh oh, montrez-la pour veir: je l'ai laissée au logis; mais suis-moi, tu l'auras. Non non, Brocanteur, non. Quoi tu ne veux pas d'une jolie fille? A la vérité; Madame, cette fille-là me trottoit dans l'ame, il me sembloit que je la voyois, qu'elle étoit blanche, potelée. Quelle satisfaction! je trouvois cela bien friand, je bataillois; je bataillois comme un Cesar, vous m'auriez mangé de plaisir en voyant mon courage; à la fin je suis chû. Il me doit encore une pension de cent écus par an: & j'ai dé-

I ij

100 LE PRINCE TRAVESTI.

ja reçu la fillette que je ne puis pas vous montrer, parce qu'elle n'est pas là, sans compter une prophétie, qui a parlé, à ce qu'ils disent, de mon argent, de ma fortune & de ma friponerie.

LA PRINCESSE.

Comment s'appelle-t-elle cette fille ?

ARLEQUIN.

Lisette. Ah, Madame, si vous voyez sa face, vous seriez ravie ; avec cette créature-là, il faut que l'honneur d'un homme plie bagage, il n'y a pas moyen.

FREDERIC.

Un misérable, comme celui-là, peut-il imaginer tant d'impostures ?

ARLEQUIN.

Tenez, Madame, voilà encore sa bague qu'il m'a mise en gage pour de l'argent qu'il doit me donner tantôt. Regardez mon innocence, vous qui êtes une Princesse, si on vous donnoit tant d'argent, de pensions, de bagues, & un joli garçon, est-ce que vous y pourriez tenir ; mettez la main sur la conscience. Je n'ai rien inventé, j'ai dit ce que Monsieur Lelio a dit.

HORTENSE *à part.*

Juste Ciel !

LA PRINCESSE *à Frederic en s'en allant.*

Je verrai ce que je dois faire de vous,

COMEDIE 101

Frederic ; mais vous êtes le plus indigne ,
& le plus lâche de tous les hommes.

ARLEQUIN.

Helas ! délivrez-moi de la prison.

LA PRINCESSE.

Laissez-moi ?

HORTENSE *déconcertée.*

Voulez-vous que je vous suive ; Ma-
dame ?

LA PRINCESSE.

Non, Madame , restez , je suis bien aise
d'être seule ; mais ne vous écarterez point.



SCENE XI.

ARLEQUIN, FREDERIC,
HORTENSE.

ARLEQUIN.

ME voilà bien accommodé , je suis un
bel oyseau , j'auria bon air en cage ,
& puis après cela fiez-vous aux propheties ,
prenez des pensions , & aimez les filles .
Pauvre Arlequin ! adieu la joye , je n'u-
ferai plus de souliers , on va m'enfermer
dans un étui à cause de ce Sarasin-là . (*en
montrant Frederic.*)

102 LE PRINCE TRAVESTI.
FREDERIC.

Que je suis malheureux , Madame , vous n'avez jamais paru me vouloir du mal , dans la situation où m'a mis un zele imprudent pour les interêts de la Princesse : puis-je esperer de vous une grace ?

HORTENSE *outrée.*

Oüida , Monsieur , faut-il demander qu'on vous ôte la vie , pour vous délivrer du malheur d'être détesté de tous les hommes ; voilà , je pense , tout le service qu'on peut vous rendre , & vous pouvez compter sur moi.



SCENE XII.

Lelio arrive.

LELIO, HORTENSE, FREDERIC,
ARLEQUIN.

FREDERIC.

Que vous ai-je fait , Madame ?

ARLEQUIN *voyant Lelio.*

Ah ! mon Maître bien-aimé , venez que je vous baise les pieds , je ne suis pas digne de vous baiser les mains. Vous sçavez bien le privilege que vous m'avez donné

tantôt, hé bien ce privilege est ma perdition ; pour deux ou trois petites miettes de paroles que j'ai lachées de vous à la Princesse, elle veut que je garde la chambre, & j'allois faire mes fiançailles.

LELIO.

Que signifient les paroles qu'il a dites Madame, je m'apperçois qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans le Palais ; les Gardes m'ont reçu avec une froideur qui m'a surpris : qu'est-il arrivé ?

HORTENSE.

Votre valet payé par Frederic a rapporté à la Princesse ce qu'il vous a entendu dire dans un moment où vous vous croyiez seul.

LELIO.

Eh qu'a-t-il raporté ?

HORTENSE.

Que vous aimiez certaine Dame, que vous aviez peur que la Princesse ne vous p'eût vu regarder pendant la fête, & ne vous l'ôtât, si elle sçavoit que vous l'aimiez.

LELIO.

Et cette Dame l'a-t-on nommée ?

HORTENSE.

Non, mais aparament on la connoît bien, & voilà l'obligation que vous avez à Frederic, dont les présens ont corrompu votre valet.

104 LE PRINCE TRAVESTI
ARLEQUIN.

Oùi, c'est fort bien dit, il m'a corrompu, j'avois le cœur plus net qu'une perle, j'étois tout à fait gentil; mais depuis que je l'ai fréquenté, je vauds moins d'écus que je ne valois de mailles.

FREDERIC *se retirant de son abstraction.*

Oùi, Monsieur, je vous l'avoüerai encore une fois, j'ai crû bien servir l'Etat & la Princesse en tâchant d'arrêter votre fortune: suivez ma conduite, elle me justifie. Je vous ai prié de travailler à me faire premier Ministre, il est vrai; mais quel pouvoit être mon dessein? suis-je dans un âge à souhaiter un Emploi si fatigant? Non, Monsieur, trente années d'exercice m'ont rassasié d'Emplois & d'Honneurs: il ne me faut que du repos; mais je voulois m'assurer de vos idées, & voir si vous aspiriez vous-même au rang que je feignois de souhaiter. J'allois dans ce cas parler à la Princesse, & la détourner, autant que j'aurois pû, de remettre tant de pouvoir en des mains dangereuses & tout à fait inconnues. Pour achever de vous pénétrer, je vous ai offert ma fille, vous l'avez refusée, je l'avois prévu, & j'ai tremblé du projet dont je vous ai soupçonné sur ce refus, & du succès que pouvoit avoir ce projet - même; car enfin, vous avez la faveur de la Prin-

tesse, vous êtes jeune & aimable, tranchons le mot, vous pouvez lui plaire, & jeter dans son cœur de quoi lui faire oublier ses véritables intérêts & les nôtres, qui étoient qu'elle épousât le Roy de Castille. Voilà ce que j'apprehendois, & la raison de tous les efforts que j'ai fait contre vous; vous m'avez crû jaloux de vous quand je n'étois inquiet que pour le bien public. Je ne vous le reproche pas; les vûes jalouses & ambitieuses ne sont que trop ordinaires à mes pareils, & ne me connoissant pas, il vous étoit permis de me confondre avec eux, de méconnoître un zele assez rare, & qui d'ailleurs se montrait par des actions équivoques. Quoiqu'il en soit, tout loüable qu'il est ce zele, je me voi prêt d'en être la victime, j'ai combattu vos desseins, parce qu'ils m'ont paru dangereux; peut-être êtes-vous digne qu'ils réussissent, & la maniere dont vous en userez avec moi dans l'état où je suis, l'usage que vous ferez de votre crédit auprès de la Princesse, enfin la destinée que j'éprouverai, décidera de l'opinion que je dois avoir de vous. Si je pérís après d'aussi loüables intentions que les miennes, je ne me serai point trompé sur votre compte, je perirai du moins avec la consolation d'avoir été l'ennemi d'un homme qui en effet n'étoit pas ver-

106 LE PRINCE TRAVESTI.

tueux. Si j. ne péris pas au contraire , mon esbinc, ma reconnoissance & mes satisfactions vous attendent.

ARLEQUIN.

Il n'y aura donc que moi qui resterai un fripon , faute de sçavoir faire une harangue.

LELIO à *Frederic.*

Je vous sauverai , si je puis , *Frederic* ; vous me faites du tort , mais l'honnête homme n'est pas méchant , & je ne sçau-rois refuser ma pitié aux opprobres dont vous couvrez votre caractère.

FREDERIC.

Votre pitié ! adieu , *Lelio* , peut-être à votre tour , aurez-vous besoin de la mienne. *Il s'en va.*

LELIO à *Arlequin.*

Vas m'attendre.

Arlequin sort en pleurant.



SCENE XIII.

LELIO, HORTENSE.

LELIO.

Vous l'avez prévu , *Madame* , mon amour vous met dans le péril , & je

n'ose presque vous regarder.

HORTENSE.

Quoi l'on va peut-être me séparer d'avec vous, & vous ne voulez pas me regarder, ni voir combien je vous aime; montrez-moi du moins combien vous m'aimez, je veux vous voir.

LELIO *lui baisant la main.*

Je vous adore.

HORTENSE.

J'en dirai autant que vous, si vous le voulez, cela ne tient à rien, je ne vous verrai plus, je ne me gêne point, je dis tout.

LELIO.

Quel bonheur! mais qu'il est traversé; cependant, Madame, ne vous allarmez point, je vais déclarer qui je suis à la Princesse & lui avouer

HORTENSE.

Lui dire qui vous êtes . . . je vous le défend, c'est une ame violente, elle vous aime, elle se flatoit que vous l'aimiez, elle vous auroit épousé tout inconnu que vous lui êtes, elle verroit à présent que vous lui convenez, vous êtes dans son Palais sans secours, vous m'avez donné votre cœur, tout cela seroit affreux pour elle; vous péririez, j'en suis sûre, elle est déjà jalouse, elle deviendrait furieuse, elle en perdrait

108 LE PRINCE TRAVESTI.

L'esprit, elle auroit raison de le perdre, je le perdrais comme elle, & toute la terre le perdrait, je sens cela, mon amour le dit, fiez-vous à lui, il vous connoît bien. So voir enlever un homme comme vous, vous ne sçavez pas ce que c'est, j'en frémis, n'en parlons plus. Laissez-vous gouverner, réglons-nous sur les événemens, je le veux, peut-être allez-vous être arrêté; ne restons point ici, retirons-nous, je suis mourante de frayeur pour vous; mon cher Prince, que vous m'avez donné d'amour! N'importe, je vous le pardonne, sauvez-vous, je vous en promets encore davantage: adieu, ne restons point à présent ensemble, peut-être nous verrons-nous libres.

LELIO.

Je vous obéis, mais si l'on s'en prend à vous, vous devez me laisser faire.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.
SCENE PREMIERE.

HORTENSE *seule.*

LA Princesse m'envoie chercher, que je crains la conversation que nous aurons ensemble, que me veut-elle, auroit-elle encore découvert quelque chose. Il a fallu me servir d'Arlequin qui m'a paru fidele. On n'a permis qu'à lui de voir Lelio, m'auroit-il trahi, l'auroit-on surpris. Voici quelqu'un, retirons-nous, c'est peut-être la Princesse, & je ne veux pas qu'elle me voye dans ce moment-ci.



SCENE II

ARLEQUIN, LISETTE.
LISETTE.

IL semble que vous vous déliez de moi, Arlequin, vous ne m'apprenez rien de

110 LE PRINCE TRAVESTI.

ce qui vous regarde, la Princesse vous a tantôt envoyé chercher, est-elle encore fâchée contre nous; qu'a-t-elle dit?

ARLEQUIN.

D'abord elle ne m'a rien dit, elle m'a regardé d'un air suffisant; moi, la peur m'a pris, je me tenois comme cela tout dans un tas, ensuite elle m'a dit, approche; j'ai donc avancé un pied, & puis un autre pied, & puis un troisième pied, & de pied en pied je me suis trouvé vers elle mon chapeau sur mes deux mains.

LISETTE.

Après . . .

ARLEQUIN.

Après, nous sommes entrez en conversation, elle m'a dit, veux-tu que je te pardonne ce que tu as fait, tout comme il vous plaira, ai-je dit, je n'ai rien à vous commander, ma bonne Dame, elle a répondu, va-t'en dire à Hortense que ton Maître à qui on t'a permis de parler, t'a donné en secret ce billet pour elle, tu me rapporteras sa réponse. Madame, dormez en repos & tenez-vous gaillarde, vous voyez le premier homme du monde pour donner une bourde, vous ne la donneriez pas mieux que moi; car je mens à faire plaisir, foy de garçon d'honneur.

COMEDIE.

113

LISETTE.

Vous avez pris le billet.

ARLEQUIN.

Oüi, bien proprement.

LISETTE.

Et vous l'avez porté à Hortense.

ARLEQUIN.

Oüi, mais la prudence m'a pris & j'ai fait une réflexion; j'ai dit par lamardi, c'est que cette Princesse avec Hortense veut éprouver si je serai encore un coquin.

LISETTE.

Hé bien, à quoi vous a conduit cette réflexion-là, avez-vous dit à Hortense que ce billet venoit de la Princesse, & non pas de Monsieur Lelio.

ARLEQUIN.

Vous l'avez deviné, ma Mie.

LISETTE.

Et vous croyez qu'Hortense est de concert avec la Princesse, & qu'elle lui rendra compte de votre sincérité?

ARLEQUIN.

Eh quoi donc? elle ne me l'a pas dit; mais plus fin que moi n'est pas bête.

LISETTE.

Qu'a-t-elle répondu à votre message?

ARLEQUIN.

Oh, e'le a voulu m'enjoler, en me disant que j'étois un honnête garçon, en-

112 LE PRINCE TRAVESTI.

suite elle a fait semblant de grifoner un papier pour Monsieur Lelio.

L I S E T T E ..

Qu'elle vous a recommandé de lui rendre.

A R L E Q U I N .

Oùï, mais il n'aura pas besoin de lunettes pour le lire, c'est encore une ar-
trape qu'on me fait.

L I S E T T E .

Eh qu'en ferez-vous donc ?

A R L E Q U I N .

Je n'en sçai rien, mon honneur est dans
l'embaras là-dessus.

L I S E T T E .

Il faut absolument le remettre à la Prin-
cesse, Arlequin n'y manquez pas; son in-
tention n'étoit pas que vous avouassiez que
ce billet venoit d'elle; par bonheur que
votre aveu n'a servi qu'à persuader à Hor-
tense qu'elle pouvoit se fier à vous, peut-
être même ne vous auroit-elle pas donné
un billet pour Lelio sans cela; votre im-
prudence a réussi: mais encore une fois,
remettez la réponse à la Princesse, elle ne
vous pardonnera qu'à ce prix.

A R L E Q U I N .

Votre foy !

L I S E T T E .

J'entends du bruit, cest peut-être elle
qui

COMEDIE. 113
qui vient pour vous le demander ; adieu ,
vous me direz ce qui en sera arrivé.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE.

ARLEQUIN *seul un moment.*

T Antôt on vouloit m'emprisonner pour
une fourberie , & à cette heure pour
une fourberie on me pardonne. Quel
galimatias que l'honneur de ce pais-ci ?

LA PRINCESSE.

As-tu vû Hortense ?

ARLEQUIN.

Oüi , Madame , je lui ai menti , suivant
votre ordonnance.

LA PRINCESSE.

A-t-elle fait réponse ?

ARLEQUIN.

Notre tromperie va à merveille , j'ai un
billet doux pour Monsieur Lelio.

LA PRINCESSE.

Juste Ciel ! donne vite , & retire-toi.

ARLEQUIN *après avoir fouillé dans
toutes ses poches, les vide, & en tire
toutes sortes de brimborions.*

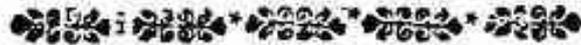
Ah le maudit Tailleur ! qui m'a fait des

K

114 LE PRINCE TRAVESTI.
poches percées. Vous verrez que la Lettre
aura passée par ce trou-là ; attendez , at-
tendez , j'oublois une poche , la voilà.
Non , peut-être que je l'aurai oubliée à
l'Office , où j'ai été pour me rafraichir.

LA PRINCESSE.

Vas la chercher , & me l'apporte sur le
champ. (*Arlequin s'en va Elle
continuë*) Indigne amie , tu lui fais ré-
ponse , & me voici convaincuë de ta tra-
hison , tu ne l'accrois jamais avouë sans ce
malheureux stratagème , qui ne m'instruit
que trop ; allons , poursuivons mon pro-
jet , privons l'ingrat de ses honneurs , qu'il
ait la douleur de voir son ennemi en sa
place , promettons ma main au Roy de
Castille , & punissons après les deux per-
fides de la honte dont ils me couvrent. La
voici , contraignons-nous , en attendant le
billet qui doit la convaincre.



SCENE. IV.

LA PRINCESSE , HORTENSE

HORTENSE.

JE me rends à vos ordres, Madame, on
m'a dit que vous vouliez me parler.

COMEDIE 115
LA PRINCESSE.

Vous jugez bien que dans l'état où je suis, j'ai besoin de consolation, Hortense, & ce n'est qu'à vous seule à qui je puis ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Helas, Madame, j'ose vous assurer que vos chagrins sont les miens.

LA PRINCESSE *à part.*

Je le sçai bien, perfide!. . . . je vous ai confié mon secret comme à la seule amie que j'aye au monde, Lelio ne m'aime point, vous le sçavez.

HORTENSE.

On auroit de la peine à se l'imaginer, & à votre place je voudrois encore m'éclaircir, il entre peut-être dans son cœur plus de timidité que d'indifférence.

LA PRINCESSE.

De la timidité, Madame, votre amitié pour moi vous fournit des motifs de consolation bien foibles, ou vous êtes bien distraite.

HORTENSE.

On ne peut être plus attentive que je le suis, Madame.

LA PRINCESSE

Vous oubliez pourtant les obligations que je vous ai, lui n'oser me dire qu'il m'aime, eh ne l'avez-vous pas informé

K ij

216 LE PRINCE TRAVESTI.
de ma part des sentimens que j'avois pour
lui.

HORTENSE.

J'y pensois tout à l'heure, Madame,
mais je crains de l'en avoir mal informé.
Je parlois pour une Princesse, la matiere
étoit délicate, je vous aurai peut-être un
peu trop menagée, je me serai expliquée
d'une maniere obscure, Lelio ne m'aura
pas entenduë, & ce sera ma faute.

LA PRINCESSE.

Je crains à mon tour que votre ména-
gement pour moi n'ait été plus loin que
vous ne dites, peut-être ne l'avez-vous
pas entretenu de mes sentimens, peut-être
l'avez-vous trouvé prévenu pour un autre,
& vous qui prenez à mon cœur un intérêt
si tendre, si généreux, vous m'avez fait
un mystere de tout ce qui s'est passé, c'est
une discretion prudente, dont je vous croi
très-capable.

HORTENSE.

Je lui ai dit que vous l'aimiez, Madame,
foyez-en persuadée.

LA PRINCESSE.

Vous lui avez dit que je l'aimois, & il
ne vous a pas entenduë, dites-vous. Ce
n'est pourtant pas, s'expliquer d'une ma-
niere énigmatique, je suis outrée, je suis
trahie, méprisée, & par qui, Hortense ?

COMEDIE. 117
HORTENSE.

Madame, je puis vous être importune en ce moment-ci, je me retirerai, si vous voulez.

LA PRINCESSE.

C'est moi qui vous suis à charge, notre conversation vous fatigue, je le sens bien; mais cependant restez, vous me devez un peu de complaisance.

HORTENSE.

Helas, Madame, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez combien vous m'inquietez.

LA PRINCESSE.

à part.

Ah je n'en doute pas. . . . Arlequin ne vient point. . . calmez cependant vos inquietudes sur mon compte, ma situation est triste à la vérité, j'ai été le jouet de l'ingratitude & de la perfidie, mais j'ai pris mon parti, il ne me reste plus qu'à découvrir ma rivale, & cela va être fait, vous auriez pû me la faire connoître sans doute; mais vous la trouvez trop coupable, & vous avez raison.

HORTENSE.

Votre rivale! mais en avez-vous une, ma chère Princesse? Ne seroit-ce pas moi que vous soupçonneriez encore? parlez-moi franchement? c'est moi; vos soupçons

118 LE PRINCE TRAVESTI.

continuent. Lelio, disiez-vous tantôt, m'a regardée pendant la fête, Arlequin en dit autant, vous me condamnez là-dessus, vous n'envisagez que moi, voilà comment l'amour juge. Mais mettez-vous l'esprit en repos, souffrez que je me retire comme je le voulois. Je suis prête à partir tout à l'heure, indiquez-moi l'endroit où vous voulez que j'aille, ôtez-moi la liberté, s'il est nécessaire, rendez-la ensuite à Lelio, faites-lui un accueil obligeant, rejetez sa détention sur quelques faux avis, montrez lui dès aujourd'hui plus d'estime, plus d'amitié que jamais, & de cette amitié qui le frappe, qui l'avertisse de vous étudier, & dans trois jours, dans vingt-quatre heures peut-être sçavez-vous à quoi vous en tenir avec lui, vous voyez comment je m'y prends avec vous; voilà de mon côté tout ce que je puis faire. Je vous offre tout ce qui dépend de moi pour vous calmer, bien mortifiée de n'en pouvoir faire davantage.

LA PRINCESSE.

Non, Madame, la vérité-même ne peut s'expliquer d'une manière plus naïve. Et que seroit-ce donc que votre cœur, si vous étiez coupable après cela. Calmez-vous, j'attends des preuves incontestables de votre innocence; à l'égard de Lelio, je donne la place à Frédéric, qui n'a

COMEDIE. 119

péché, j'en suis sûre, que par excès de zele. Je l'ai envoyé chercher, & je veux le charger du soin de mettre Lelio en lieu où il ne pourra me nuire ; il m'échaperoit s'il étoit libre, & me rendroit la fable de toute la terre.

HORTENSE.

Ah voilà d'étranges résolutions, Madame.

LA PRINCESSE.

Elles sont judicieuses.



S C E N E V.

LA PRINCESSE, HORTENSE,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

M Adame, c'est-là le billet que Madame Hortense m'a donné
la voilà pour le dire elle-même.

HORTENSE.

Oh Ciel !

LA PRINCESSE.

Va-t'en. *Il s'en va.*

HORTENSE.

Souvenez-vous que vous êtes généreuse.

120 LE PRINCE TRAVESTI.

LA PRINCESSE *lit.*

Arlequin est le seul par qui je puisse vous avertir de ce que j'ai à vous dire, tout dangereux qu'il est peut-être de s'y fier, il vient de me donner une preuve de fidélité sur laquelle je croi pouvoir hazarder ce billet pour vous dans le péril où vous êtes. Demandez à parler à la Princesse, plaignez-vous avec douleur de votre situation, calmez son cœur, & n'oubliez rien de ce qui pourra lui faire espérer qu'elle touchera le vôtre Devenez libre, si vous voulez que je vive, fuyez après, & laissez à mon amour le soin d'assurer mon bonheur, & le vôtre.

LA PRINCESSE.

Je ne sçai où j'en suis.

HORTENSE.

C'est lui qui m'a sauvé la vie.

LA PRINCESSE.

Et c'est vous qui m'arrachez la mienne. Adieu, je vais me résoudre à ce que je dois faire.

HORTENSE.

Arrêtez un moment, Madame, je suis moins coupable que vous ne pensez Elle fuit . . . elle ne m'écoute point; cher Prince, qu'allez-vous devenir . . . je me meurs, c'est moi, c'est mon amour qui vous perd, mon amour, ah juste Ciel!
mon

COMEDIE. 121

mon sort fera-t-il de vous faire périr , cherchons-lui par tout du secours ; voici Frederic , essayons de le gagner lui-même.



SCENE VI.

FREDERIC, HORTENSE.

HORTENSE.

SEigneur , je vous demande un moment d'entretien.

FREDERIC.

J'ai ordre d'aller trouver la Princesse , Madame.

HORTENSE.

Je le sçai , & je n'ai qu'un mot à vous dire. Je vous apprends que vous allez remplir la place de Lelio.

FREDERIC.

Je l'ignore ; mais si la Princesse le veut , il faudra bien obéir.

HORTENSE.

Vous haïssez Lelio , il ne mérite plus votre haine , il est à plaindre aujourd'hui.

FREDERIC.

J'en suis fâché ; mais son malheur ne me

L

122 LE PRINCE TRAVESTI.
surprend point, il devoit même lui arriver
plutôt, sa conduite étoit si hardie.

HORTENSE.

Moins que vous ne croyez, Seigneur,
c'est un homme estimable, plein d'honneur.

FREDERIC.

A l'égard de l'honneur je n'y touche
pas, j'attends toujours à la dernière ex-
trémité pour décider contre les gens là-
dessus.

HORTENSE.

Vous ne le connoissez pas, soyez per-
suadé qu'il n'avoit nulle intention de vous
nuire.

FREDERIC.

J'aurois besoin pour cet article-là d'un
peu plus de crédulité que je n'en ai, Ma-
dame.

HORTENSE.

Laissons donc cela, Seigneur, mais me
croyez-vous sincère ?

FREDERIC.

Oùï, Madame, très-sincère, c'est un
titre que je ne pourois vous disputer sans
injustice ; tantôt quand je vous ai deman-
dé votre protection, vous m'avez donné
des preuves de franchise qui ne souffrent
pas un mot de réplique.

HORTENSE.

Je vous regardois alors comme l'auteur

COMÉDIE. 123

d'une intrigue qui m'étoit fâcheuse ; mais achevons. La Princesse a des desseins contre Lelio , dont elle doit vous charger ; détournez-là de ces desseins , obtenez d'elle que Lelio sorte dès à présent de ses Etats , vous n'obligerez point un ingrat , ce service que vous lui rendrez , que vous me rendrez à moi-même , le fruit n'en sera pas borné pour vous au seul plaisir d'avoir fait une bonne action , je vous en garantis des récompenses au-dessus de ce que vous pourriez vous imaginer , & telles enfin que je n'ose vous le dire.

FREDERIC.

Des récompenses , Madame , quand j'aurois l'ame intéressée , que pourrois-je attendre de Lelio ; mais graces au Ciel , je n'envie ni les biens , ni les emplois ; les emplois j'en accepterai l'embaras , s'il le faut , par dévoüement aux intérêts de la Princesse ; à l'égard de ses biens l'acquisition en a été trop rapide & trop aisée à faire , je n'en voudrois pas , quand il ne tiendroit qu'à moi de m'en saisir , je rougirois de les mêler avec les miens ; c'est à l'Etat à qui ils appartiennent , & c'est à l'Etat à les reprendre.

HORTENSE.

Ha Seigneur ! que l'Etat s'en saisisse de
L ij

124 LE PRINCE TRAVESTI.

ces biens dont vous parlez, si on les lui trouve.

FREDERIC.

Si on les lui trouve, c'est fort bien dit, Madame ; car les aventuriers prennent leurs mesures, il est vrai que lorsque l'on les tient, on peut les engager à reveler leur secret.

HORTENSE.

Si vous sçaviez de qui vous parlez, vous changeriez bien de langage, je n'ose en dire plus, je jetteroie peut-être Lelio dans un nouveau péril ; quoiqu'il en soit, les avantages que vous trouveriez à le servir, n'ont point de rapport à sa fortune présente, ceux dont je vous entretiens sont d'une autre sorte & bien supérieurs ; je vous le repete, vous ne ferez jamais rien qui puisse vous en apporter de si grands, je vous en donne ma parole ; croyez-moi, vous m'en remercirez.

FREDERIC.

Madame, moderez l'interêt que vous prenez à lui, supprimez des promesses dont vous ne remarquez pas l'excès, & qui se décreditent d'elles-mêmes. La Princesse a fait arrêter Lelio, & elle ne pouvoit se déterminer à rien de plus sage ; si avant que d'en venir-là elle m'avoit demandé mon avis, ce qu'elle a fait j'aurois

crû , je vous jure , être obligé en conscience de lui conseiller de le faire ; cela posé , vous voyez quel est mon devoir dans cette occasion-ci , Madame , la conséquence est aisée à tirer.

HORTENSE.

Très-aisée , Seigneur Frederic , vous avez raison , dès que vous me renvoyez à votre conscience , tout est dit , je sçai quelle espece de devoirs sa délicatesse peut vous dicter.

FREDERIC.

Sur ce pied-là , Madame , loin de conseiller à la Princesse de laisser échaper un homme aussi dangereux que Lelio , & qui pourroit le devenir encore , vous approuverez que je lui montre la nécessité qu'il y a de m'en laisser disposer d'une maniere qui sera douce pour Lelio , & qui pourtant remediera à tout.

HORTENSE.

Qui remediera à tout . . . (*à part.*) Le scelerat ! Je serois curieuse , Seigneur Frederic , de sçavoir par quelles voyes vous rendriez Lelio suspect , voyons de grace jusqu'où l'industrie de votre iniquité pourroit tromper la Princesse sur un homme aussi ennemi du mal que vous l'êtes du bien ; car voilà son portrait & le vôtre.

FREDERIC.

Vous vous emportez sans sujet, Madame, encore une fois cachez vos chagrins sur le sort de cet inconnu, ils vous feroient tort, & je ne voudrois pas que la Princesse en fût informée. Vous êtes du sang de nos Souverains, Lelio travailloit à se rendre Maître de l'Etat, son malheur vous consterne, tout cela meneroit à des réflexions qui pouroient vous embarrasser.

HORTENSE.

Allez, Frederic, je ne vous demande plus rien, vous êtes trop méchant pour être à craindre, votre méchanceté vous met hors d'état de nuire à d'autres qu'à vous-même ; à l'égard de Lelio, sa destinée, non plus que la mienne, ne relevera jamais de la lâcheté de vos pareils.

FREDERIC.

Madame, je croi que vous voudrez bien me dispenser d'en écouter davantage ; je puis me passer de vous entendre achever mon éloge. Voici Monsieur l'Ambassadeur, & vous me permettrez de le joindre.





SCÈNE VII.

L'AMBASSADEUR , HORTENSE ,
FREDERIC.

HORTENSE.

IL me fera raison de vos refus. Seigneur, daignez m'accorder une grace, je vous la demande avec la confiance que l'Ambassadeur d'un Roy si vanté me paroît mériter. La Princesse est irritée contre Lelio ; elle a dessein de le mettre entre les mains du plus grand ennemi qu'il ait ici , c'est Frederic. Je réponds cependant de son innocence, vous en dirai-je encore plus Seigneur, Lelio m'est cher, c'est un aveu que je donne au péril où il est, le tems vous prouvera que j'ai pu le faire ; sauvez Lelio, Seigneur, engagez la Princesse à vous le confier, vous serez charmé de l'avoir servi, quand vous le connoîtrez, & le Roy de Castille même vous sçaura gré du service que vous lui rendrez.

FREDERIC.

Dès que Lelio est désagréable à la Prin-

128 LE PRINCE TRAVESTI.
cesse, & qu'elle l'a jugé coupable, Monsieur
l'Ambassadeur n'ira point lui faire une
prière qui lui déplairoit.

L'AMBASSADEUR.

J'ai meilleure opinion de la Princesse,
elle ne désapprouvera pas une action qui
d'elle-même est louable. Oüi, Madame,
la confiance que vous avez en moi me fait
honneur, je ferai tous mes efforts pour la
rendre heureuse.

HORTENSE.

Je voi la Princesse qui arrive, & je me
retire sûre de vos bontez.



SCENE VIII.

LA PRINCESSE, FREDERIC,
L'AMBASSADEUR.

LA PRINCESSE.

Q U'on dise à Hortense de venir, &
qu'on amene Lelio.

L'AMBASSADEUR.

Madame, puis-je esperer que vous vou-
drez bien obliger le Roy de Castille, ce
Prince en me chargeant des interêts de son

COMEDIE. 129

cœur auprès de vous, m'a recommandé encore d'être secourable à tout le monde, c'est donc en son nom que je vous prie de pardonner à Lelio les sujets de colere que vous pouvez avoir contre lui, quoiqu'il ait mis quelque obstacle aux desirs de mon Maître, il faut que je lui rende justice; il m'a paru très-estimable, & je saisis avec plaisir l'occasion qui s'offre de lui être utile.

FREDERIC.

Rien de plus beau que ce que fait Monsieur l'Ambassadeur pour Lelio, Madame; mais je m'expose encore à vous dire qu'il y a du risque à le rendre libre.

L'AMBASSADEUR.

Je le croi incapable de rien de criminel.

LA PRINCESSE

Laissez-nous Frederic.

FREDERIC.

Souhaitez-vous que je revienne, Madame?

LA PRINCESSE.

Il n'est pas nécessaire.





S C E N E IX.

L'AMBASSADEUR, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

LA priere que vous me faites auroit suffi, Monsieur, pour m'engager à rendre la liberté à Lelio, quand même je n'y aurois pas été déterminée; mais votre recommandation doit hâter mes résolutions, & je ne l'envoie chercher que pour vous satisfaire.



S C E N E X.

LELIO, HORTENSE *entrent.*

LA PRINCESSE.

LElio, je croyois avoir à me plaindre de vous; mais je me suis détrompée. Pour vous faire oublier le chagrin que je

COMEDIE. 131

vous ai donné , vous aimez Hortense , elle vous aime , & je vous unis ensemble. Pour vous , Monsieur , qui m'avez prié si généreusement de pardonner à Lelio , vous pouvez informer le Roy votre Maître , que je suis prête à recevoir sa main & à lui donner la mienne , j'ai grande idée d'un Prince qui sçait se choisir des Ministres aussi estimables que vous l'êtes , & son cœur

L'AMBASSADEUR.

Madame , il ne me seroit pas d'en entendre davantage , c'est le Roy de Castille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

LA PRINCESSE

Vous , Seigneur , ma main est bien due à un Prince qui la demande d'une maniere si galante & si peu attenduë.

LELIO.

Pour moi , Madame , il ne me reste plus qu'à vous jurer une reconnoissance éternelle. Vous trouverez dans le Prince de Leon tout le zele qu'il eut pour vous en qualité de Ministre , je me flate qu'à son tour le Roy de Castille voudra bien accepter mes remercimens.

LE ROY DE CASTILLE.

Prince , votre rang ne me surprend

132 LE PRINCE TRAVESTI.
point, il répond aux sentimens que vous
m'avez montré.

LA PRINCESSE.

Allons, Madame, de si grands évé-
nemens méritent bien qu'on se hâte de les
terminer.

ARLEQUIN.

Pourtant sans moi il y auroit eu encore
du sapage.

LELIO.

Suis-moi, j'aurai soin de toi.

Fin du dernier Acte.

APPROBATION.

J'ai lu par l'ordre de Monseigneur le Garde
des Sceaux, la Comédie intitulée, *le Prince
travesti, ou l'illustre Amanturier*, qui peut être
imprimée. A Paris le 2. Mars 1727.

BLANCHARD.